





CORRESPONDANCE

PRIVÉE ET INÉDITE

DE LOUIS XVIII,

PENDANT SON SÉJOUR EN ANGLETERRE.

OUVRAGE [illegible] PRIM[illegible] ORDRE
[illegible]



Bruxelles,

PUBLIÉ PAR H. TARLIER, LIBRAIRE
[illegible]

[illegible]


855

CORRESPONDANCE

PRIVÉE ET INÉDITE

DE LOUIS XVIII.

IMPRIMERIE DE P.-J. VOGLET.

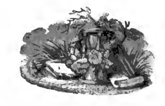
CORRESPONDANCE

PRIVÉE ET INÉDITE

DE LOUIS XVIII,

PENDANT SON SÉJOUR EN ANGLETERRE.

OUVRAGE IMPRIMÉ A PARIS A 10,000 EXEMPLAIRES, ET SUPPRIMÉ PAR ORDRE DU MINISTRE PEYRONNET.



Bruxelles,

PUBLIÉ PAR H. TARLIER, LIBRAIRE,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 306.

1830.



IV

CORRESPONDANCE

PRIVÉE

DE LOUIS XVIII.

A Hartwell, le 11 septembre 1810.

On vient, mon ami, de me donner une alerte épouvantable, en me disant que le comte de Pradel avait été ces jours passés à la Cité pour savoir quand il pourrait écrire à son fils, et qu'on lui avait répondu que *la Princesse Amélie* ayant beau-

coup tardé, le second paquebot était parti peu de jours après. Je suis d'autant plus fondé à n'en rien croire, qu'après votre départ, craignant que le vent, qui n'était pas trop favorable pour votre route, ne vous eût peut-être forcé à rentrer, j'ai lu dans les papiers l'article des ports que je ne lis jamais, et je n'ai vu le départ d'aucun paquebot de Falmouth.

N'importe, j'ai pris cela pour un *warning**, et j'ai tout de suite sauté sur ma plume.

J'ai reçu dans leur temps les différentes lettres que vous m'avez écrites tant de la route que de Falmouth. J'ai vu après que j'aurais aussi pu vous donner des nouvelles; mais je ne l'ai jamais su à temps. Ce n'est pas que je ne vous aie écrit une fois dès le lendemain de votre départ d'ici,

* Avertissement.

mais vous n'avez eu garde de recevoir ma lettre, elle était avec votre voiture que vous aviez demandée à Thurnes ; elles y ont monté toutes deux la garde pendant deux ou trois jours, et sont ensuite revenues ici de compagnie.

J'ai vu avec plus de chagrin que de surprise que le voyage a été loin de vous faire du bien. Le temps était si exécrable! Mais ce qui m'a fait plus de peine, c'est que vous ayez été mécontent de votre paquebot, et elle a été d'autant plus sensible qu'elle était inattendue ; je croyais, sur la foi de tous les voyageurs, que ceux de ces bâtimens qui sont destinés à des voyages de long-cours, étaient des espèces de petits palais, et il m'a été dur de déchanter.

Que vous preniez un jour le *stage-coach*, pour venir de Londres, et que vous arriviez ici, cahoté, ballotté, maudissant la voiture, une heure après nous

en rirons ensemble; mais passer quinze jours, peut-être plus, dans la saloperie et à mourir de faim, c'en est trop. Hélas! mon Dieu, j'avais bien lu dans les papiers qu'il y avait une frégate destinée à transporter une dame à Madère; vous auriez pu le lire aussi; mais que peut-on faire sur une pareille indication? Il s'est trouvé que cette dame est lady Tonkerville, mère de lord Ossulstone, que la santé de sa fille conduit là; c'est une très-bonne femme, très-obligeante. Je suis sûr que le duc de Grammont aurait facilement arrangé tout cela, et vous seriez parti huit jours plus tôt de Portsmouth sur une frégate, faisant en chemin des connaissances agréables à cultiver là-bas. Il y a de quoi se pendre d'avoir manqué une telle occasion.

En tâchant d'écarter ces regrets, désormais superflus, je m'attache à une idée consolante, c'est celle du temps qu'il a fait

les derniers jours du triste carême que vous avez passé à Falmouth, et depuis jusqu'à hier. J'espère que le commencement aura réparé les torts du voyage par terre, et la suite compensé les inconvéniens de la navigation; mais c'est surtout sur le climat de Madère que je compte. Chassez, je vous en conjure, chassez de votre esprit le calcul de dix années de plus, ou, s'il revient, mettez au moins l'air plus salutaire aux Açores qu'en Italie.

Nous nous portons tous bien. Je me suis acquitté de toutes vos commissions qui toutes ont été accueillies comme nous pouvions le désirer. Nous avons été passer la semaine de votre départ (c'est-à-dire du lundi 27 au samedi 1) à Stowe où nous avons eu le plus beau temps possible. Stowe est beau en toute saison; mais la verdure et le soleil l'embellissent encore beaucoup. Le marquis m'a mené faire une

petite excursion de quelques heûres sur le grand canal de jonction *aliàs* de Paddington. Elle a commencé sous terre, et fini dans les airs, c'est-à-dire qu'à l'endroit où nous nous sommes embarqués, le canal passe pendant un mille trois-quarts sous une montagne où il y a jusqu'à cent vingt pieds de terre au-dessus de la voûte, et qu'auprès du lieu de débarquement, il traverse une vallée d'environ un demi-mille de largeur, à cent cinquante pieds au-dessus de la rivière qui coule au milieu. Ces ouvrages sont vraiment admirables, et j'ai été fort satisfait de ma course. M. le marquis m'a dit que la totalité du canal de Liverpool à Paddington, dans un espace de cent quinze milles, avait coûté 1,600,000 liv. sterlings, et je le crois. Notez que ce sont des particuliers, et non le gouvernement, qui ont fait l'ouvrage.

Mon malheureux ami, le roi de Suè-

de*, est vengé de la criminelle ingrati-

* Gustave Adolphe. Ce prince, fils de Gustave III, n'avait que douze ans lorsque son père mourut assassiné par Ankarlstroëm. Les Etats le proclamèrent roi de Suède, et sa tutelle ainsi que la régence furent confiées au duc de Sudermanie. Aussitôt qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, fixé pour sa majorité, Gustave prit en main les rênes de l'Etat. Dès le commencement de son règne il indisposa violemment contre lui l'impératrice Catherine, et mécontenta ses sujets dont sa passion pour les voyages le tenait constamment éloigné. Bientôt il rompit les traités qui existaient entre la Suède et la France, s'allia à l'Angleterre et déclara la guerre à la Prusse. Après la paix de Tilsitt, il se trouva dans la position la plus critique, ayant à se défendre à la fois contre la Prusse, la Russie et le Danemarck. Le royaume était épuisé d'hommes et d'argent ; des plaintes, des murmures éclatèrent parmi le peuple et les troupes ; de tous côtés, au sein de son conseil même, on le conjurait de faire la paix. La capitale était menacée, le roi se disposait à en sortir et à tenter un dernier effort qui eût amené une guerre civile. Dans la matinée du 13 février 1809, les généraux Klingsporre, Adelcreutz, et le maréchal de la cour Silversparre, entrent chez le roi, lui représentent l'état déplorable des affaires, et le sup-

tude de ses sujets par l'élection de Berna-

plient de changer de système ou de cesser de régner. Gustave tire l'épée pour se jeter sur eux, il est saisi et transporté au château royal de Drontingholm. Dès le lendemain il écrivit et signa de sa main une déclaration ainsi conçue : « Au nom de Dieu, nous Gustave Adolphe, roi de Suède, faisons savoir qu'ayant été pro-» clamé il y a sept ans aujourd'hui, et étant monté sur un » trône encore souillé du sang de notre bien-aimé et » respecté père, nous regrettons de ne pouvoir faire le » bien de cet ancien royaume. Maintenant que nous » sommes bien convaincu que nous ne pouvons pas » continuer plus long-temps nos fonctions royales, et » conserver l'ordre et la tranquillité dans ce royaume, » nous considérons comme un devoir sacré d'abdiquer » notre dignité royale et notre couronne, ce que nous » faisons par les présentes, librement et sans contrainte, » pour passer les jours qui nous restent dans la crainte » et le service de Dieu, désirant que tous nos sujets et » leurs descendans jouissent de plus de bonheur et de » prospérité à l'avenir. »

Les Etats proclamèrent le duc de Sudermanie roi de Suède le 3 juin 1809, décrétèrent l'exclusion perpétuelle de Gustave et de ses enfans, et leur interdirent le séjour du royaume, en assignant toutefois à la famille

dotte *; et en se proposant lui-même un

royale une pension considérable. Une nouvelle constitution fut décrétée, et l'on conclut la paix avec la France, la Russie, la Prusse et le Danemarck.

A la suite de sa déchéance, Gustave parcourut l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre et la Suisse sous le nom de comte de Gottorp.

Les malheurs de Gustave Adolphe vinrent tous de l'exaltation de son caractère. Il se proposa Charles XII pour modèle, il portait à son côté l'épée de ce héros ; il l'imitait dans son costume, dans sa coiffure. Il voulut l'imiter aussi dans sa politique, sans réfléchir que les temps étaient changés. Cette ardeur chevaleresque, cette inflexibilité qui lui firent inconsidérément déclarer et soutenir des guerres désastreuses, ruinèrent la Suède et décimèrent ses habitans. Avec un esprit cultivé, un cœur droit et généreux, Gustave fut haï de ses sujets et l'Europe entière blâma sa conduite tout en déplorant ses infortunes.

* Bernadotte, qui plus loin se trouve désigné sous le titre de *sergent etranger*, est né à Pau d'une famille estimée dans la bourgeoisie et dans la robe. Il fit d'assez faibles études et s'engagea comme simple soldat à l'âge de quatorze ans. Lorsque la révolution éclata, il n'était encore que sergent ; son intelligence, son intrépidité

pareil successeur, le duc de Sudermanie a mis le dernier sceau à son infamie. J'espère que le duc de P.... qui doit aller con-

lui procurèrent l'avancement le plus rapide. En 1794, après avoir servi sous Custine et Kléber, en qualité de colonel, il fut promu au grade de général de division, commanda une partie de l'armée de Sambre-et-Meuse et contribua puissamment au gain de la mémorable bataille de Fleurus. Bernadotte a fait toutes les guerres de la république et de l'empire, il s'est illustré par de grands talens militaires, et s'est acquitté avec distinction de plusieurs missions diplomatiques près la cour de Vienne.

Napoléon, qui ne trouva jamais en lui cette aveugle soumission qu'il exigeait de ses serviteurs, lui accorda son estime plutôt que sa confiance, et ne l'admit jamais dans son intimité. Il récompensa toutefois ses services, le nomma maréchal d'empire et créa en sa faveur la principauté de *Ponte-Corvo*.

Dans la campagne de 1809, Bernadotte avait occupé militairement la Prusse, la Suède et la Norvège. Son amour de la discipline, son respect religieux pour les propriétés et les institutions lui concilièrent l'estime des peuples qu'il avait vaincus ; et lorsque plus tard un événement funeste enleva à la Suède le prince Charles

duire la comtesse Piper en Russie, aura accompli son projet, et ne remettra plus les pieds en Suède. La Prusse aura bientôt le même sort. On dit que la malheureuse reine, qui effectivement est morte bien vite, a été empoisonnée, parce qu'elle

Auguste, héritier présomptif de la couronne, et qu'il fallut lui choisir un successeur, la Nation, les Etats et le Roi portèrent à la fois les yeux sur le maréchal Bernadotte. Trois personnages marquans de la Diète, députés près de lui, vinrent sonder ses dispositions; et le 21 août 1810 il fut élu prince royal par les états-généraux, sur la proposition du roi.

Les prétentions exagérées de Napoléon et son aveugle politique mirent bientôt Bernadotte dans la cruelle alternative de sacrifier les intérêts de sa nouvelle patrie, ou de séparer sa cause de celle de la France. Il s'unit à l'empereur Alexandre et contribua à la chute de Napoléon. De retour à Stockholm il continua de se concilier l'amour des Suédois; la Norvège, à son tour, lui offrit la couronne. Au commencement de 1818 le roi Charles XIII (le duc de Sudermanie) fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau. Le prince royal monta paisiblement sur le trône de Suède et de Norvège, et

était la seule qui pût encore inspirer un peu d'énergie à son mari.

Rien de nouveau d'Espagne. Lord Wellington et Masséna sont toujours sur le qui-vive. Le premier, très-inférieur en forces, a jusqu'ici fait une bien belle campagne. M. le prince de Condé (vous allez dire que je raffine) la comparait hier à celle de Courtray en 1744, qui fit tant d'honneur au maréchal de Saxe*.

Bernadotte réunit aujourd'hui sur sa tête les deux couronnes électives.

* Il paraît qu'en Angleterre on était mal informé des événemens de la guerre. Masséna, dans cette campagne, avait battu Wellington dans toutes les rencontres, et s'était emparé de l'Espagne entière; les Anglais venaient même d'éprouver une perte considérable sous les murs d'Alméida; la ville avait été prise ainsi qu'Astorga et Ciudad-Rodrigo, le général Cox et un grand nombre d'officiers anglais étaient prisonniers, Wellington battait en retraite sur la route de Lisbonne, et Masséna se disposait à entrer en Portugal. Si le prince de Condé, qui possédait si bien l'art de la guerre, eût connu la vérité,

Adieu, mon ami, adieu; Dieu vous rende la santé; c'est mon souhait de tous les instans, adieu.

il se serait bien gardé de comparer cette campagne avec celle de 1744 où le maréchal de Saxe, à la tête d'une faible armée de quarante-cinq mille hommes, résista au prince Charles qui commandait plus de cent mille hommes, et conserva à la France l'Alsace et la Flandre.



A Hartwell, le 9 octobre 1810.

Je commence, mon ami, à avoir besoin de réfléchir souvent à la salubrité du climat de Madère, et à tout ce que m'en a dit M. de la Chapelle; car la distance me paraît un peu bien grande. Il y a eu dimanche six semaines que vous avez mis à la voile, et je n'ai pas encore de vos nouvelles. Je m'étais résigné pour tout le mois de septembre, mais mon pacte ne pouvait aller plus loin; il aurait même été plus

court, si j'avais écouté tout plein de gens qui, au bout de trois semaines, s'étonnaient de ne pas vous savoir arrivé depuis un mois. Ce n'est pas que j'aie la moindre inquiétude ; il n'y a que deux dangers sur mer, les mauvais temps et les mauvaises rencontres. La Providence a pris elle-même le soin de me rassurer sur le premier par la plus belle saison que de *pieça* l'on ait vue; et quant au second, voici mon calcul : mis à la voile le 29 août; vent supposé mauvais; quinze jours pour avoir passé la hauteur de Gibraltar, après laquelle il n'y a plus rien à craindre; quinze autres jours pour apprendre un malheur, s'il était arrivé, partant plus d'inquiétude, même déraisonnable, à concevoir depuis le 26 septembre; mais pour ne rien appréhender on n'est pas moins affamé de nouvelles, et leur défaut se fait sentir chaque jour davantage, surtout les mardis, comme au-

jourd'hui, parce qu'il semblerait qu'après deux jours de stagnation, on aurait plus de droit à en recevoir.

Vous n'en attendez pas d'ici de la Péninsule; il doit nécessairement y avoir une communication fréquente entre le Portugal et Madère; ainsi vous devez être instruit de la prise d'Alméida plus que suspecte de trahison, de la découverte du complot de Lisbonne, et du mouvement rétrograde de lord Wellington, peut-être même de l'arrivée de Lucien à Malte*. On veut le représenter comme s'étant évadé, et il avait quarante personnes à sa suite.

* Lucien Bonaparte, après avoir puissamment contribué à l'élévation de son frère, refusa constamment de se prêter à ses vues ambitieuses. Dès l'année 1804 il avait quitté la France pour se retirer avec sa famille dans les Etats du pape. Après la paix de Tilsitt, Napoléon se rendit à Mantoue pour avoir une entrevue avec son frère. Il voulait rompre le mariage de Lucien et le faire consentir à quelques autres projets. Lucien rejeta

B. P. ne pouvait donc pas l'ignorer, car il n'est pas servi par des imbéciles. Quel est donc le but de ce départ? Je l'ignore complétement. Tout ce que je sais, c'est que je regarde M. Lucien comme un autre Sinon. Mais il était brouillé avec son frère..... Plaisante raison! Querelle de coquins n'est

ses propositions et manifesta hautement son opinion sur son ambition démesurée. Napoléon repartit aussitôt pour Paris. Lucien résolut de quitter l'Europe. Il se rendit secrètement à Civita-Vecchia et s'embarqua le 5 août 1810 pour les Etats-Unis sur un bâtiment que lui avait fait préparer son beau-frère Murat, alors roi de Naples. Une tempête le jeta sur les côtes de Cagliari; le roi de Sardaigne lui refusa un asile; le consul d'Angleterre ne voulut pas lui accorder un sauf-conduit; et forcé de se remettre en mer, il fut pris à la sortie du port par deux frégates anglaises qui le conduisirent à Malte. Il y séjourna quatre mois, et fut ensuite transporté en Angleterre où il resta prisonnier jusqu'au moment où le traité de Paris, conclu le 11 avril 1814, vint le rendre à la liberté.

rien. Ils ont le même intérêt, et voilà le lien de ces gens-là.

Du côté du Nord * les cartes se brouillent beaucoup ; et tout ce qui me persuade le plus qu'il va y avoir guerre, c'est que B. P. a fait mettre dans le *Moniteur* qu'il n'avait jamais été mieux avec la Russie. Pauvre Alexandre ! Il est bien temps d'ouvrir les yeux. Je ne lui donne pas un an pour être réduit au point de son malheureux voisin dont quelqu'un disait l'autre jour qu'il n'était plus le roi de Prusse, mais le roi *Prussien*. Viendra ensuite le tour

* Les conditions rigoureuses imposées à l'empereur Alexandre par le traité de Tilsitt commençaient à lui peser ; l'exigence de Bonaparte, la sévérité avec laquelle il faisait mettre à exécution son système de blocus continental qui ruinait le commerce de la Russie, firent bientôt désirer à Alexandre qu'une occasion se présentât de rompre ses sermens. Il avait fait dans le silence d'immenses préparatifs, les cadres de son armée étaient portés à près de quatre cent mille hommes.

du beau-père que son indigne vente de chair humaine ne sauvera pas plus que les autres.

Pour vous donner des nouvelles d'un autre genre, je croyais ce matin que je cachèterais ma lettre en noir, car la pauvre princesse Amélie était sans ressource dès samedi. Elle vivait pourtant encore lorsque les gazettes d'hier ont été imprimées; mais je ne sais si ce n'est pas un malheur pour elle; car, à la maladie de foie dont elle meurt s'est joint le feu Saint-Antoine, sorte d'éruption fort âcre et fort douloureuse.

Sur ces entrefaites, Bonaparte s'empara du duché d'Oldenbourg pour l'incorporer à son empire. Cette mesure, bien qu'elle blessât les intérêts de la Russie, était entièrement dans l'esprit du traité de Tilsitt. Alexandre réclama, et le désir de trouver un sujet de rupture lui fit donner à cette réunion légale toute l'importance d'une violation manifeste. Dès-lors on put prévoir une guerre entre les deux empires, et la France fit de son côté de formidables préparatifs.

Les médecins se sont crus obligés de déclarer leur opinion au roi d'Angleterre, et, dit *l'Observer* (que je craindrais d'affaiblir en le traduisant) : *He received the fatal intelligence with the affliction of a father, the humility of a christian and the fortitude of a man**.

Melchior de Polignac a épousé le lundi de l'autre semaine mademoiselle Levasseur, nièce de madame Ed. Dillon. Les nouveaux mariés ont été passer leur *haney moon***, non pas à l'anglaise, mais avec les parens et tout plein d'amis, à Gould Grun chez Édouard. Quelqu'un, je ne sais plus qui, étonné qu'il pût y tenir tant de mon-

* Il reçut la fatale nouvelle avec la douleur d'un *père*, l'humilité d'un *chrétien* et le courage d'un *homme*.

** Eune de miel ; c'est le nom qu'on donne, en Angleterre, au premier mois de mariage.

(*Note du traducteur.*)

de, disait l'autre jour : Mais il faut donc que la maison prête. Vous verrez, a repris le chevalier de Rivière, qu'elle est de tricot.

Tout le monde se porte bien ici ; pour moi, vous n'en pouvez douter au superbe *Whole Wafer* dont cette lettre est décorée. Adieu, mon ami.



A Hartwell, le 5 novembre 1810.

J'ai reçu, mon ami, vos lettres des 18 et 21 septembre. J'avais déjà eu indirectement de vos nouvelles par la lettre que vous avez écrite le 29 à la Neuville; j'étais donc rassuré quant à l'essentiel ; mais j'étais inquiet pour l'accessoire. Le fait est que le bâtiment porteur des lettres auxquelles je réponds, était *bound for Ramsgate**,

* Destiné pour.

qu'il a mis un grand mois et plus à y parvenir; enfin il est arrivé, et j'ai eu le plaisir d'*entendre* * directement de vous. Je suis fâché que vous ayez souffert pour le sommeil et la nourriture; il faut que celle-ci fût bien mauvaise pour que vous vous en soyez plaint; car je ne connais personne moins difficile que vous sur ce chapitre : mais celui du sommeil est bien plus important, et je crains qu'à cet égard vous n'ayez pas réparé le temps perdu aussi promptement que je l'aurais désiré. Le raisin, les figues, les attentions même des personnes obligeantes qui accueillent les arrivans, en quoi je suis fort reconnaissant envers Werbers Gordon et M. de Lorreia, et je vous prie de le leur dire : tout cela, dis-je, ne suffit pas; encore faut-il pour dormir avoir un gîte à soi. Dans la triste

* Mot français anglisé.

alternative où vous vous êtes trouvé sur ce point, vous avez fait le choix que j'aurais fait; dépense pour dépense, il vaut mieux en faire pour être, suivant ses proidées, en une situation plus agréable, que pour prendre ce qu'on trouve dans un endroit qui plaît moins. Cela me fait dans ce moment *tirer le bien du mal*, et la distance qui nous sépare, le temps écoulé depuis votre dernière lettre, ont du moins l'avantage, tout chèrement acheté qu'il est, de me faire penser qu'à l'heure qu'il est votre nid doit être fait, et que déjà un peu remonté, par cela seul que vous aviez fait votre choix, vous vous trouverez peut-être *comfortably*.

J'ai été attrapé tout net par le paquebot de septembre, quelques efforts que j'eusse faits pour me persuader que je ne l'avais pas été; votre lettre en fait foi. Je crains qu'il n'en ait été de même pour ce-

lui d'octobre. J'espère être plus heureux ou plus avisé cette fois-ci, m'y prenant la veille du jour auquel on ferme, dit-on, la malle à Londres. D'ailleurs Bl... a adressé, ainsi qu'il l'a fait les deux dernières fois, le paquet directement à Falmouth, ce qui d'ici doit faire gagner au moins vingt-quatre heurs. Quant à votre mot du 3 septembre, je ne sais si le brick était simplement croiseur, ce qui est une chose indéfinie, ou s'il avait une autre destination. Tout ce que je sais, c'est que la lettre est à venir; je ne vous remercie pas moins de l'avoir écrite. Que de choses depuis ma dernière lettre ! M. le duc d'Orléans renvoyé en Sicile par les Cortès; la motion en fut faite le 28 septembre à cette monstrueuse assemblée (je dis monstrueuse, car je ne crois pas que les annales d'Espagne en fassent mention d'une où il ne se trouve que trois personnes titrées), et passa à une

simple majorité de cinq voix. L'exécution en fut confiée à la régence. Un membre avertit M. le duc d'Orléans d'aller aux Cortès; il y courut, leur fit une peur effroyable; puis, sans être admis, fut renvoyé au pouvoir exécutif : de retour chez lui, il y trouva le gouverneur de Cadix qui lui tint poliment compagnie jusqu'à son embarquement. Premiers actes de ces mêmes Cortès qui rappellent ceux de 1789. Grande victoire remportée sur Masséna par lord Wellington *, d'où il résulte que le dernier est à vingt lieues du champ de bataille

* Il y a ici une erreur : Wellington ne remporta sur Masséna aucune grande victoire. A cette époque, le général français, après s'être avancé jusque sous les murs de Lisbonne, jugea inattaquable les positions occupées par l'armée anglo-portugaise. Les deux armées s'observèrent réciproquement et restèrent long-temps en présence. Les Français se retirèrent ensuite sur Santarem, passèrent le Zezère et s'établirent dans cette position. Il ne fut pas tiré un seul coup de fusil.

dans la position qu'occupait Junot lors de la convention de Cintra, avec cette différence que les vainqueurs de Vimeira ne possédaient qu'une petite langue de terre le long de la côte, au lieu que celle dont les vaincus sont les maîtres s'étend des bords du Tage jusqu'à ceux du *Niemen*. Voilà pour le midi.

Le roi de Suède est en Russie; il a voulu s'embarquer à Pillau pour venir joindre l'escadre de sir James Saumarez; on l'en a empêché. Il a été bien accueilli en Russie; l'empereur lui a, dit-on, offert l'option de prendre asile dans ses États, ou d'être conduit en Angleterre; on ne sait ce qu'il aura préféré. Je lui ai écrit en Russie pour lui offrir le peu de moyens que je possède; j'ai pris des mesures pour être instruit sur-le-champ s'il arrive dans ce pays-ci : je n'en sais pas plus. S'il reste en Russie (comme l'assure une gazette que je viens

de lire depuis que j'ai commencé cet article), je doute fort d'être en état de vous en dire plus, même le mois prochain.

La princesse Amélie a succombé vendredi dernier à sa longue et douloureuse maladie; et ce malheur a eu des conséquences plus funestes que lui-même. Adorée de toute sa famille, recevant de tous les plus tendres soins, sensible surtout à l'attachement du roi son père, et voulant lui laisser un gage du sien, elle a (lorsque les médecins lui ont, environ quinze jours avant sa mort, prononcé son arrêt fatal) envoyé chercher un joaillier de Londres, et a fait sous ses yeux monter en bague une boucle de ses cheveux avec cette inscription : *Remember me after I am gone* *. Elle a placé elle-même l'anneau au doigt paternel; cette dernière épreuve a été

* Souvenez-vous de moi quand je ne serai plus.

trop forte pour un cœur déchiré depuis si long-temps, et dès le soir même, le roi a commencé à manifester quelques symptômes de son ancienne maladie. Ils ont toujours été croissans. Enfin les médecins ont déclaré aux ministres que jusqu'à son entier rétablissement (qu'ils espèrent, mais dont jusqu'à présent rien n'annonce l'approche), S. M. était hors d'état de vaquer aux affaires. J'ignore si la princesse a eu, avant d'expirer, la douleur d'apprendre ce que sa maladie, et peut-être l'excès de sa piété filiale, ont causé.

Le parlement était propogé jusqu'au 1er de ce mois : sa prorogation jusqu'au 29 était décidée; mais le roi n'a pu signer la proclamation nécessaire, au moyen de quoi les deux chambres se sont rassemblées jeudi, et fort sagement elles se sont ajournées jusqu'au 15. Aussi d'aujourd'hui

en dix jours commencera *a very momentous crisis* *.

Je me suis acquitté de vos commissions qui ont été, de part et d'autre, accueillies avec la grâce coutumière. Je me porte bien; puissé-je apprendre qu'il en est de même de vous !

Adieu, mon ami.

* Une époque très-importante.



A Wimbledon, ce 18 novembre 1810.

Je suis veuf, mon ami, ma pauvre femme* est morte mardi; mes inquiétudes

* Marie-Joséphine de Savoie, fille de Victor Emmanuel, roi de Sardaigne, princesse recommandable par ses vertus, son esprit, sa douceur et ses charmes. Elle fut unie à Monsieur, le 14 mars 1771, dans la chapelle du château de Versailles. Le lendemain de la cérémonie le comte d'Artois disait à son frère : « Vous aviez la voix bien » forte hier, Monsieur, et vous avez prononcé bien » haut votre *oui*. — C'est que j'aurais voulu qu'il fût

n'ont commencé que le 5, jour où je vous ai écrit; je vous les ai cachées pour ne pas vous en donner à vous-même. Mon ame souffre cruellement, mon corps se porte bien, ma consolation est de penser à sa mort, la plus courageuse et la plus édifiante qui fut jamais. Elle a reçu, et moi après mon malheur, les soins les plus touchans de la famille et de tout ce qui nous entoure.

Le roi de Suède est en Angleterre, je ne l'ai pas encore vu; je vous donnerai des détails par le prochain paquebot; je n'en ai aujoud'hui ni le temps ni la force, car

» entendu jusqu'à Turin, répondit le prince. » Dans tout le cours de sa carrière, la Reine conserva, au milieu des situations difficiles où la fortune la plaça, une égalité d'ame, une douceur bienveillante qui la firent chérir de tout ce qui l'entourait. Elle vécut avec son époux dans une union trop rare chez les grands, et laissa dans son cœur et dans celui de toute sa famille un souvenir et des regrets que le temps n'a pu effacer.

M. de La Chapelle part demain matin de Londres. Adieu, mon ami, aimez-moi, plaignez-moi. Je vous embrasse de tout mon cœur.



A Hartwell, ce 2 décembre 1810.

J'espère, mon ami, que vous aurez reçu, avant cette lettre, un mot que je vous ai écrit par M. de La Chapelle, et qu'ainsi elle vous trouvera instruit de mon malheur. Il m'est (ce n'est pas vis-à-vis de vous que je monterai sur les planches) infiniment plus sensible que je ne le croyais. Je ne croyais pas, je l'avoue, aimer la reine au point où je l'aime. Je sentais bien une chose, c'est que le jour où sa santé

(injuste que j'étais! je la croyais malade imaginaire) influait sur son humeur, j'avais toute la journée un fond de tristesse, et qu'au contraire, lorsque se portant mieux elle était elle-même, j'étais tout en gaîté et en *high spirits* * ; mais je ne cherchais à me rendre raison ni de l'une ni de l'autre de ces affections. Le moment où j'ai vu le danger m'a fait lire dans mon cœur. Ce moment commençait, ainsi que je vous l'ai mandé, le 5 du mois dernier; lorsque je vous ai écrit, ce n'était encore qu'une inquiétude vague que je ne puis me repentir de ne vous avoir pas fait partager. Je vais m'expliquer.

Je vous ait dit que je l'accusais d'être malade imaginaire, et sur cela je me fondais sur le dire de Collignon. Ma confiance en lui était fondée sur la manière dont

* En bonne humeur.

il l'avait traitée en 1803, et je croyais tout ce qu'il me disait. Je savais très-bien qu'un médecin peut se tromper dans la partie conjecturale de son art ; mais je n'imaginais pas qu'il en pût être de même pour un fait matériel. Par exemple, elle me disait qu'elle avait les jambes enflées; il le niait, et moi je me rapportais à celui des deux qui semblait devoir le mieux s'y connaître. Enfin, le dimanche 4 novembre, elle me dit qu'elle voulait consulter Lefèvre; je lui transmis ses ordres; il y alla le lendemain au matin, tout aussi incrédule que moi, mais au retour il n'était plus le même. Cependant, pour me ménager, il ne me montra pas toute la triste vérité, et se contenta de me dire qu'il y avait réellement de l'enflure, et que cela pourrait devenir sérieux; ce fut ce jour-là que je vous écrivis; mais, dès le mardi, il changea de langage, et me déclara sans détour que

l'hydropisie était formée, que le défaut absolu d'urines la rendait très-alarmante ; qu'à la vérité il ne désespérait pas que les remèdes pussent les rappeler ; mais que s'ils n'en venaient pas à bout, cela serait fort court : ce furent ses propres expressions, et le bandeau tomba de mes yeux. La nuit avait été fort agitée, et le matin on lui appliqua des vésicatoires aux deux bras, pour tâcher de s'opposer à l'infiltration dans la poitrine ; j'eus, pour la dernière fois, le triste mais sensible bonheur de la servir, en replaçant ses couvertures que l'agitation de la nuit avait dérangées. La journée du mardi ne se passa pas mal. Elle avait repris sa sérénité, et plaisanta même avec moi sur les premières souffrances que les vésicatoires lui causèrent; mais le soir la levée des emplâtres fut pénible. Le pansement du mercredi 7 au matin le fut encore plus, et fut suivi d'une crise de

faiblesse et d'étouffement qui la fatigua beaucoup; cette crise ne fut pas de longue durée; mais elle revint à midi, à la suite de laquelle L. R. prévint la proposition qu'on allait lui faire de voir son confesseur; et, d'abord après sa confession, elle demanda les sacremens qui lui furent administrés vers les trois heures, par M. l'archevêque. On eût dit que Dieu lui avait rendu toutes ses forces pour ce grand acte; car l'excellent archevêque, accablé de douleur, se trompa plus d'une fois dans les cérémonies de l'extrême onction, et elle le redressa avec un calme et un sang-froid qu'elle n'aurait pas eus si elle avait été près du lit d'un autre*. Le reste de la soirée s'en ressentit; je rentrai chez elle un peu

* Le 13 septembre 1824, M. l'archevêque de Paris fut introduit près du lit de douleurs du Roi. Après que S. M. eut été administrée par S. E., Monsieur le grand-aumônier, il commença à réciter les prières sacrées. La

après la cérémonie, et je voudrais que vous eussiez vu l'expression de son visage, lorsqu'elle me tendit la main. La nuit ne fut pas très-mauvaise, mais le réveil du jeudi 8 fut fâcheux, et il y eut une crise un peu moins forte cependant que celle du mercredi ; mais les urines ne coulèrent pas plus que les jours précédens. Cependant, sur le soir, il y eut une petite évacuation de ce genre, et votre pauvre ami, qui saisit facilement la moindre espérance, était presque remonté ; mais cet effet de la nature n'eut pas de suite. Ce jour-là fut celui des arrivées : du moment que les sa-

vive émotion du prélat le troubla à tel point qu'il passa un verset des Saintes écritures. « M. l'archevêque, dit » Sa Majesté, vous passez un verset. » Peut-être à ce moment suprême, se rappela-t-il l'éloge qu'il donnait au sang-froid de celle qu'il a tant regrettée et qu'il allait rejoindre. Quelles pensées consolatrices durent alors agiter son cœur !

cremens avaient été décidés, j'avais envoyé avertir tout le monde : mon frère arriva de Londres à onze heures du matin; mes neveux, qui étaient à Donington, chez lord Moira, à neuf heures du soir, et M. le prince et Madame la princesse de Condé à dix; M. le duc de Bourbon, qui n'était pas à Londres, n'arriva que le lendemain. La nuit ne fut pas mauvaise; le vendredi 9, la crise du réveil fut moindre que les autres, et la journée ne fut point mauvaise; mais point d'urines et beaucoup de difficulté à avaler. J'ai oublié de vous dire que les médecins avaient exigé qu'il n'y eût que peu de monde à la fois dans la chambre, et qu'on n'y restât pas long-temps, de manière que nous passions la journée dans son salon, et nous nous relayions pour entrer dans la chambre où il ne restait toujours que madame de Narbonne, et puis, un peu plus que

nous, le duc d'Havré, l'archevêque et l'abbé de Bréan. Ce même vendredi au soir, elle voulut que l'abbé de Bréan l'entretînt de religion, ce qu'il fait presque aussi bien que le respectable abbé Edgeworth; elle prenait part à la conversation quasi comme en société, et ce jour-là je me retirai avec de l'espoir quoiqu'il n'y eût point d'urines.

Le samedi 10, la nuit avait été passable, et à neuf heures, qui était le moment ordinaire des crises, il n'y en avait point encore eu; mais peu après elle commença. Je vis alors combien peu elle se faisait illusion, et avec quelle tranquillité elle envisageait sa fin. Pour me faire comprendre, il faut vous dire qu'un homme attaché à mon frère, qui s'appelait Motte, mourut en 1769, par une si grande tempête, que depuis ce temps-là, pour exprimer le temps le plus affreux, nous disons entre nous:

temps de la mort de Motte. Le triste samedi, la pluie et le vent étaient plus violens que je ne les aie encore vus en Angleterre, et nous en parlions; tout d'un coup elle s'interrompit en disant : On ne dira plus temps de la mort de Motte. Je ne répondis rien, mais le mot retentit dans mon cœur plus encore que dans mes oreilles. Elle avait peine à respirer dans son lit; on la plaça dans un fauteuil, et là, la crise augmenta à tel point que les médecins craignaient qu'elle ne pût pas la supporter. Elle demanda l'abbé de Bréan qui, n'ayant pas vu le commencement, avait cru pouvoir aller à Aylesbury. A son défaut, elle fit appeler M. l'archevêque, et après s'être entretenue un moment avec lui, elle l'envoya nous dire qu'elle désirait nous voir tous encore une fois; mais dès-lors, n'ayant pas la force de nous parler, nous entrâmes, et au bout de quelques momens

elle nous fit signe de nous retirer. Peu après elle demanda les prières des agonisans que l'archevêque récita. L'abbé de Bréan arriva vers la fin et les acheva, car l'archevêque ne pouvait presque plus articuler. Ensuite celui-ci lui donna l'indulgence *in articulo mortis.* Cependant la crise diminuait, et ses forces étaient revenues, elle me fit appeler, et l'archevêque portant la parole, me demanda pour elle pardon de tous les chagrins qu'elle avait pu me donner. C'est moi, répondis-je, qui vous conjure de me pardonner tous mes torts. Non, me dit-elle, l'abbé de Bréan sait bien que je n'ai rien contre vous. Ensuite, sentant que mes larmes inondaient sa main : Ne m'attendrissez pas davantage, ajouta-t-elle avec la même douceur, je ne dois plus m'occuper que du Créateur devant qui je vais paraître, et que je prierai bien pour vous.

Quand je fus sorti, elle fit successivement appeler mon neveu et ma nièce qu'elle bénit avec les expressions les plus tendres, le duc de Berry auquel elle donna des avis aussi sages que touchans, et mon frère auquel elle parla avec la même sensibilité. Peu après l'abbé de Bréan vint, de sa part, me prier de m'en aller chez moi. J'obéis; mais vous pouvez croire que ce ne*. . . . .

* La princesse expira le 13 novembre 1810 à l'âge de 57 ans. Elle fut enterrée à Londres avec beaucoup de pompe, on pratiqua même en cette occasion quelques-unes des cérémonies usitées aux funérailles des reines de France. Ses restes mortels furent déposés à l'abbaye de Westminster, sépulture des rois d'Angleterre.



A Hartwell, le 7 janvier 1811

Je crains, mon ami, d'avoir fait une sottise de ne pas vous écrire plus tôt; mais Blacas devait, de jour en jour, aller faire une course à Londres; il en a été empêché par une de ces coliques auxquelles il est sujet; moi, je me disais : ce sera pour demain; enfin la colique est à peu près finie, et il part décidément demain, mais j'ai peur que la malle n'ait pas été aussi paresseuse que moi; et ce qu'il y a de pis, c'est

un vent d'est qui nous gèle jusqu'à la moelle des os, mais qui n'est que trop favorable aux paquebots.

J'ai reçu votre lettre du 15 novembre. Vous ne serez pas étonné d'apprendre l'impression que m'a fait le cachet rouge en le comparant avec sa date; je me suis dit : Lorsque mon ami a fermé sa lettre, il ne savait pas qu'un malheur qu'il aurait ressenti aussi bien que moi était déjà arrivé. J'ai été au moment de vous porter envie ; mais non, l'instant où vous aurez reçu l'affligeante nouvelle n'en aura pas été moin douloureux, et le souvenir des jours passés dans la sécurité n'en sera peut-être que plus amer. J'en juge par moi-même; je me suis cru, comme je vous l'ai mandé, sûr d'aller prendre l'air dont j'avais besoin, qu'elle même désirait que je prisse, et cette promenade en retardant pour moi la perte de tout espoir, m'a coûté ses derniers ins-

tans; et cette pensée est pénible, même aujourd'hui, et le sera toujours. Ne craignez pourtant rien pour ma santé; elle n'a pas éprouvé d'altération. Je suis au point où je crois que je resterai, *no more tears, no more pangs of sorrow** ; mais un regret sincère, un déficit qui se renouvelle cent fois par jour. Il me vient une pensée triste, gaie, indifférente, n'importe, un souvenir d'anciennes choses, un objet nouveau qui me frappe ; je me dis machinale ment : Il faudra que je lui conte cela; et puis l'illusion cesse, et je me dis : Il est passé le temps des *soft intercourses***. Tout cela n'empêche ni de dormir, ni de manger, ni de prendre part à la conversation, ni de rire, même quand l'occasion s'en présente; mais ce triste mot *jamais* se mêle à tout comme une goutte d'absinthe qui serait

* Plus de pleurs, plus de serremens de cœur.

** Des douces communications.

mêlée dans les alimens ou dans la boisson ; elle n'en détruirait pas le goût mais elle le gâterait. Et ce n'est pas seulement à mon ami que je dis cela, c'est à l'homme intelligent et sensible qui est en état de comprendre ce que je dis, de sentir ce que j'éprouve, peut-être, hélas! de le comparer avec ce qu'il éprouve lui-même.

J'ai donc reçu votre lettre du 15 novembre. J'ai été fort surpris d'y lire le mot *neige*; je m'étais résigné à ces torrens de pluie qui marquent l'hiver entre les tropiques (et je crois Madère par cette latitude) ; mais cette image du Nord me fait *shudder* *. Au reste, peu importe mes frissonnemens, pourvu que vous n'en éprouviez pas. Il y a dans votre lettre une chose qui me chagrine plus que la neige, ce sont les dîners de huit heures; pour moi je les

* frémir

aimerais; mais pour vous, et vous malade, c'est une autre affaire; je crois cependant que si le maréchal Souvarow ressuscitait, et qu'il fût à ma disposition de vous donner à dîner, ce ne serait pas sa première destination.

Rien de nouveau des armées; il me paraît impossible qu'à Madère on ne trouve pas une carte du Portugal; en ce cas je vous engage à y bien examiner la position respective : elle est bien singulière. Je voudrais, ainsi que vous, que l'armée portugaise fût au Brésil dont les mouvemens de l'Amérique méridionale rendent à mon avis la situation très-précaire; mais cette armée est au moins aux $\frac{19}{20}$ composée de milices, genre de troupes peu transportables.

Il est impossible, d'après les bulletins, de juger du véritable état du roi d'Angleterre qui est : *A night sleepless, a night much the same, a night little better, à*

*night not quite so well** : j'aime autant lire tout cela dans un dictionnaire que dans la gazette. En attendant, l'affaire de la régence est à peu près terminée; on est généralement persuadé que le ministère va changer; mais on ne sait pas qui aura la première place. Lord Grenville peut être lié par son langage de 1788; il s'est déclaré pour les restrictions; lord Grey a pris, dans une affaire malheureusement trop éclatante, une couleur qui a nécessairement fort déplu au prince de Galles; il y a des gens qui parlent de M. Tierney.

Savez-vous quel est le cours actuel du change avec la Russie? *four pence*** pour un rouble! cela n'est pas trop plaisant. Heureusement qu'il est arrivé d'Amérique

* Il a passé la nuit sans dormir; la nuit à pue près de même que la précédente; un pue mieux; pas tout-à-fait aussi bien.

** Quatre pences.

des nouvelles plus consolantes. J'imagine que Blacas vous en parle, ainsi je m'en dispense.

J'ai depuis votre départ fait une nouvelle tentative pour une affaire dont vous avez jeté les premières bases, *when in Italy* *, et je désirerais que le plus intéressé plaidât sa cause de vive voix; mais celui dont cela dépend a dit que, quoiqu'il désirât la conclusion, il ne pouvait songer à aucune avant la paix générale, ni recevoir *aucune visite*. Je serais tenté de croire qu'il n'osera pas accepter un legs bien précieux, ou que du moins il diffèrera de le recevoir jusqu'à certaine époque. Si cela est, sera-t-on encore tenu de respecter une volonté bien pénible pour celui qui aurait trouvé quelque consolation à chanter sans prétentions, de ses extravagances, de *un*

* Quand vous étiez en Italie.

mormo di Tesso lit. Il y en trouverait encore, si le cas prévu anéantissait l'obstacle; mais la consolation ne serait plus vierge.

Le roi de Suède se porte bien, et ne paraît pas se plaindre ici; mais le climat d'Angleterre ne lui plaît guère, et je le crois : quand on est né dans le Nord, on préfère un froid âpre, mais prononcé, aux variations, il faut l'avouer, un peu fréquentes de ce pays.

Demain, mon ami, sera un jour!

Hunc ego Gœtulis agerem si syrtibus exul
Argolicove mari deprensus, et urbe Mycenæ,
Annua vota tamen, solemnesque ordine pompas
Exsequerer. . . , ... , .



A Hartwell, ce 17 janvier 1811.

On prétend, mon ami, qu'il y a encore une occasion *at hand**, et j'en profite pour vous écrire quelques lignes. Je dis encore, car malheureusement mon épître du 7 n'a pu, grâce à mes lanternerie, partir par le paquebot de ce mois ci, et il a fallu saisir une *occasional conveyance*** dont je

* Prête,.

** Moyen fortuit de transport.

n'aime l'emploi que de surérogation. Cette fois-ci pourtant je ne suis pas fâché d'en trouver une; car enfin c'est aujourd'hui le 17, et le 17 est un jour *conséquent*, puisque c'est celui où nous célébrons la fête de votre digne patron saint Antoine. Je ne sais si comme lui vous résisteriez à toute espèce de tentation; mais je suis bien certain que si l'ennemi du salut, pour vous perdre, se bornait à vouloir vous effrayer, il y perdrait son latin.

Les nouvelles du continent sont peu intéressantes : lord Wellington et Masséna sont toujours sur le qui-vive. Le dernier a reçu ses renforts, mais je ne sais pas s'ils suffiront à le metre en état d'attaquer une position aussi formidable que celle de son adversaire*. On a dit qu'un espion était

* Une division du neuvième corps, commandée par le comte d'Erlon, venait en effet de rejoindre l'armée de Masséna. Ces renforts, quoique bien faibles, étaient

tombé entre les mains de lord W., et que sur le point d'être exécuté, il avait racheté sa vie par des révélations fort importantes, et que par cette raison on avait retiré les

d'une grande importance pour le maréchal. Son armée depuis long-temps n'avait reçu aucun secours, elle se croyait abandonnée; l'arrivée du neuvième corps fit une vive impression sur le soldat et ranima son espérance. Wellington et Masséna restèrent cependant toujours dans la même position, s'observant sans en venir à une action décisive. Des motifs différens amenaient des deux côtés ce pacifique résultat; Masséna, limité dans son commandement, s'opiniâtrait à ne pas reprendre l'offensive, s'il ne recevait un ordre formel de Napoléon, ou les renforts qu'il attendait. Wellington, de son côté, s'occupait beaucoup plus de la politique que de la guerre, et suivait les discussions du Parlement avec plus d'intérêt que les événemens de la campagne. La discussion était alors ouverte sur l'état de maladie de Georges III; on admettait la nécessité d'une régence, mais on voulait limiter les pouvoirs du prince de Galles. Tous ces débats parlementaires inquiétaient Wellington. Il craignait de se voir enlever le commandement de l'armée, et attendait avec anxiété le résultat d'une discussion qui devait décider de sa fortune.

congés aux officiers qni en avaient. Cette nouvelle ne se confirme pas, et je crois que l'histoire des congés tient à l'arrivée des renforts de Masséna, mesure sage, mais qui ne fait qu'augmenter, pour l'enfant pourri de la victoire (ainsi que l'appela un jour le marquis de Gallo *, qui depuis..............

Naples alors estimait ses vertus,)

les difficultés de l'attaquer.

D'ailleurs Bonaparte a englouti le Holstein, la plus grande partie des Poméranies et les villes anséatiques. De notre temps, une telle entreprise eût fait quelque petit bruit; aujourd'hui c'est un événement des plus minces. On dit que la Norwège s'est mise en insurrection pour ne pas fournir des matelots à B. P. Je ne réponds pas de la

* Le marquis de Gallo, ministre du roi Ferdinand, et plus tard, de Joseph Bonaparte et de Joachim Murat,

nouvelle. Une autre qui paraît plus certaine, c'est que les janissaires se sont soulevés, demandant le redressement des abus et les têtes qui leur déplaisent. Le grand-seigneur s'est prudemment retiré à bord de sa flotte,

avait rendu les plus importans services à la cour de Naples. Après avoir été employé dans les négociations de Campo-Formio, il concourut à l'établissement de la république Cisalpine et fut nommé vice-roi de Sicile. Il remplit les fonctions d'ambassadeur près du premier consul, et, le 21 septembre 1805, il signa un traité dont l'une des conditions principales était l'évacuation du royaume de Naples par les troupes françaises. Plein de loyauté et de bonne foi, l'ambassadeur ignorait qu'à la même époque la cour de Naples formait une coalition avec celles de Londres et de Vienne, et que les places fortes allaient être occupées par 12,000 hommes de troupes anglaises et allemandes. Lorsqu'il reçut ces nouvelles, le marquis de Gallo, dont le caractère se trouvait compromis étrangement, envoya à Naples sa démission et attendit à Paris le résultat des événemens. Bientôt la bataille d'Austerlitz décida du sort de Ferdinand, et le marquis de Gallo reçut de Napoléon l'ordre d'accompagner Joseph Bonaparte dans ses nouveaux états.

et a envoyé chercher d'autres troupes qui sont tombées sur le corps des janissaires, les ont défaits, et en ont passé dix-huit mille au fil de l'épée; mais pendant trois jours qu'ils ont été maîtres de Constantinople, ils ont mis le feu à un quartier, pillé d'autres maisons, et, qui pis est, forcé le sérail. Je crains qu'on ne soit obligé de traiter le harem comme un régiment qui a eu la morve: voyez-vous d'ici feu M. de Startfield faisant son inspection?

Voilà de quoi rire; mais ce qui n'est pas plaisant c'est le soulèvement général de l'Amérique espagnole qui se déclare indépendante, et la conduite des Cortès qui retrace celle de notre première assemblée. Je sais quelqu'un qui pourra bien dire à ce sujet:

Hoc caverat mens provida Reguli
Dissentientis conditionibus
Fœdis, et exemplo trahenti
Perniciem veniens in ævum;

mais ce genre de consolation n'est que triste.

J'ai reçu une lettre de M. le duc d'Orléans, de Palerme, du premier novembre; il ne me parle que *per transennam* de son retour d'Espagne : est-ce prudence? est-ce insouciance? Je crains que le voyage de Catalogne à Cadix ne décide la question. Il me parle d'ailleurs de la naissance de son fils, s'excuse de ne m'avoir pas prié d'en être le parrain, sur le désir que le roi de Naples et la reine de Naples lui ont témoigné de l'être, et prend acte de là pour me demander de tenir le second avec la reine, à laquelle il écrivait sur le même sujet. Cette demande et la vue de l'adresse à ma pauvre femme m'ont fait de la peine; mais j'en eusse éprouvé davantage si la date eût été postérieure au 13 novembre. Il pouvait bien être en sécurité le premier, puisque j'y étais moi-même. Ce sont peut-être là

des bêtises, aussi ne les dirais-je pas à un ami, si j'en avais un qui n'eût pas comme vous l'intelligence du cœur.

L'affaire de la régence est *settled**.

* Arrangée.

Voici en substance les principales clauses du bill de régence :

» Le prince de Galles exercera l'autorité royale soumise à des restrictions.

» Les titulaires actuels conserveront leurs emplois jusqu'à ce que le régent en dispose autrement.

» Sa Majesté venant à recouvrer sa santé et à déclarer qu'elle est dans l'intention de reprendre l'exercice de son autorité, le premier acte cessera d'avoir son effet, et tout acte basé sur ses dispositions, qui pourrait être rendu ultérieurement, sera nul.

» Tout acte, ordre, nomination, etc., faits, rendus ou arrêtés antérieurement en conformité de ses dispositions seront valables jusqu'à ce que S. M. en ordonne autrement.

» Aucun acte du régent ne sera valide, à moins qu'il ne soit rendu au nom de S. M. et conforme aux dispositions du présent acte.

» Le régent s'engagera par serment à faire exécuter

La reine et le prince de Galles ont accepté, l'un le soin de la personne du roi, l'autre la régence, avec les limitations que le Parlement y a mises, et qui sont les

» les lois conformément aux dispositions du présent acte.

» Le régent sera regardé comme une personne revêtue d'une charge déléguée; il prêtera le serment et fera devant le conseil privé la déclaration exigée des personnes revêtues de charges de cette nature.

» Le régent sera privé du droit de conférer la pairie, ou d'appeler au Parlement les héritiers présomptifs, et de conférer les titres dont la possession est douteuse, avant un temps déterminé.

» Le régent sera privé du droit d'accorder des offices en survivance et dont la durée n'aurait pas pour limite le bon plaisir de S. M., excepté ceux qui, aux termes de la loi, sont à vie, et dont la durée dépend de la bonne conduite des titulaires, et excepté les pensions au chancelier, aux juges, etc.

» Le régent n'aura pas le pouvoir de donner la sanction royale à un bill, ni de révoquer les bills existans, à l'effet d'intervertir l'ordre et le cours de la succession à la couronne.

mêmes qu'en 1789, et le bill est déjà à la seconde lecture. Tous les esprits sont dans l'attente d'un nouveau ministère; les amis de lord Grenville paraissent persuadés qu'il

» Le régent résidera dans la Grande-Bretagne et ne » pourra épouser une catholique.

» Le soin de la personne de S. M. et la nomination » de la partie de sa maison jugée convenable, seront » conférés à S. M. la reine; S. M. la reine sera assis- » tée d'un conseil.

» Le conseil de S. M. se rassemblera l'un des jours » du mois d'avril prochain, et le premier jour de cha- » que trimestre suivant, et il déclarera quel est l'état de » la santé de S. M. : une copie de cette déclaration sera » transmise au président du conseil privé et publiée » dans la *Gazette de Londres*.

» Le conseil de S. M. examinera les médecins de ser- » vice sous la foi du serment.

» S. M. la reine et son conseil notifieront le rétablis- » sement de S. M. par une déclaration adressée au con- » seil privé.

» Si, par l'avis de ce conseil privé réuni dans la for- » me ci-dessus énoncée, S. M. déclare qu'il lui plaît de

en sera; mais on dit que le roi va *corpore ac mente* beaucoup mieux. Ainsi il pourrait se faire que tout se terminât ainsi que tout a commencé, précisément comme il y a vingt-deux ans.

Adieu, mon ami, les petits présens entretiennent l'amitié; ainsi recevez ce porte-

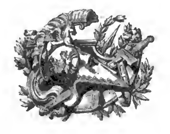
» reprendre l'exercice personnel de son autorité royale, » une proclamation sera faite en conséquence.

« Cette proclamation, contre-signée par les membres » dudit conseil privé, sera transmise, ainsi que les autres » actes, au lord-maire, et le présent acte cessera d'avoir » son effet.

» Au cas de la mort du régent, ou de S. M. la reine, » ou de la rentrée en fonctions du roi, le Parlement, » s'il est prorogé ou ajourné, se rassemblera et reprendra ses séances; et s'il est dissous, les membres qui » composaient le dernier Parlement se réuniront et reprendront leurs séances.

» La session du Parlement ainsi rassemblé ne durera » pas plus de . . . . ; mais, au cas de la mort de » S. M. la reine, le soin de la personne de S. M. sera » confié au conseil de la reine, etc., etc.

feuille qui m'a paru gentil : si ce ne sont pas des étrennes, ce sera au moins un bouquet pour votre fête. *Iterùm* adieu.



A Hartwell, ce 5 février 1811.

Depuis votre lettre du 15 novembre, je n'ai rien reçu de vous, mon ami; j'ai bien eu de vos nouvelles par une lettre de M. de Pradel à son père, mais ces nouvelles mêmes sont bien vieilles, car elles sont du 29 novembre. Chaque jour je m'attends à recevoir quelque chose, chaque jour j'éprouve le désappointement de Nina; mais comme je n'aime pas à me tourmenter sans motif solide, je me dis qu'il n'y a sûrement

rien de fâcheux, car je le saurais : le mal a des ailes, le bien a la goutte. A propos de cela, je vous dirai que dame podagre ne m'a pas encore honoré de sa visite; je n'en ai aucun avant-coureur, ce qui n'empêche pas que, vu la saison, je ne l'attende de jour en jour. Elle ne vient point, et, ce qui pourra vous surprendre, je supporte ce désappointement avec beaucoup plus de résignation que celui dont je vous parlais tout à l'heure.

Je viens d'éprouver une scène assez désagréable; la pauvre cervelle de Peyronnet est, je crois, partie; il a débuté par faire une sortie à ma toilette, de telle espèce que je l'ai engagé à ne pas renouveler pareille indécence. Le lendemain il m'a écrit des lettres respectueuses, mais où il n'y avait pas le sens commun. Blacas, l'archevêque, le duc d'Havré l'ont vu *together**.

* Tous les trois ensemble.

Le premier vous donnera le détail de ses variations d'idées, enfin du congé d'un mois que je lui ai donné pour faire ses réflexions. Le comte de La Châtre, qui l'a vu avant-hier ou samedi, mande que sa déraison est toujours la même; qu'il l'a trouvé si changé, qu'il le croit malade, et qu'il ne serait pas surpris qu'on ne fût obligé de l'envoyer tenir compagnie à M. de Franval. Je serais fâché que sa tête ne se remît pas, parce qu'après tout je vois en lui le manœuvre de l'édifice dont Foster fut le Palladius; à cela près la perte serait petite.

Bl. m'a dit qu'il vous avait parlé de certaines lettres amicales écrites à Michel Foster; je l'en ai grondé, parce qu'il est inutile d'écrire de ces choses-là en Afrique. Mais il m'a dit qu'il avait mis l'emplâtre sur le mal, et je lui ai pardonné. J'ajouterai donc (et j'espère en être cru) que ces gentillesses n'ont pas fait éprouver l'ombre

de l'émotion audit Michel. Achille ne pouvait être blessé qu'au talon, Ferragus au nombril, et Michel au cœur. Je ne vous dirai rien de la guerre, mais la politique prend une face singulière; on dit (et j'ai peur que cela ne soit vrai, car ce bruit vient à la fois de Paris et de Cadix) que B. P. veut remettre Ferdinand VII sur le trône, en lui faisant épouser une sœur de la malheureuse Marie-Louise. De leur côté les Cortès, si j'en crois une gazette imprimée a Cadix, et que j'ai lue, ont déclaré qu'elles ne reconnaîtraient point Ferdinand, s'il arrivait sous la protection d'un tyran *usurpateur du trône de Louis XVIII.* Ainsi les voilà qui proclament les droits d'un souverain étranger, tandis qu'ils s'élèvent au-dessus de l'autorité du leur. Cette inconséquence vient, à mon avis, de ce que trop de gens croient que le peuple est souverain, et qu'il peut à son gré faire des révolutions,

pourvu qu'elles ne soient pas sanglantes. Jusqu'où cette funeste opinion ne s'est-elle pas répandue? Croiriez-vous, mon ami, que non-seulement le roi de Suède défend les sentimens et la conduite de son oncle, mais qu'il le regarde comme roi légitime? Je ne vous en écrirais pas, s'il ne l'eût dit qu'à moi; mais malheureusement beaucoup d'autres l'ont entendu de sa bouche,

L'affaire de la régence va se terminer; le consentement, dirai-je royal, a dû être donné hier au bill; le prince doit prêter aujourd'hui serment devant le conseil privé, et être ensuite, jeudi, je crois, installé au Parlement. Il a déclaré qu'il ne changerait point le ministère, et c'est, *in my poor opinion* *, ce qu'il peut faire de mieux, 1° parce que le roi est réellement en beaucoup meilleur état; il a vu ses ministres, et

* Dans mes faibles idées.

on ne doute point que dans deux ou trois mois il ne soit complétement guéri. Ainsi ce que le prince ferait aujourd'hui serait renversé alors; 2° parce que, cela ne fût-il pas, ce serait agir avec cette prudence qui sied bien au pouvoir, et avec respect pour son père, de paraître espérer sa guérison et de lui épargner la peine de refaire maison nette. J'imagine que vous recevez les papiers là-bas; ainsi vous y verrez la lettre que le reine a écrite à son fils pour lui insinuer cette mesure, et la *very dutiful** réponse du prince : je me trompe peut-être; mais cette correspondance me paraît une convention entre la mère et le fils *to countenance*** celui-ci vis-à-vis de ce qu'on appelle son parti, et qu'il s'agissait *to baffle****.

* Très-convenable.

** De soutenir.

*** De tromper.

J'espère que vous aurez reçu tous mes paquets, et notamment celui du 17 janvier. Adieu, mon ami.



A Hartwell, le 13 mars 1811.

J'AI reçu, mon ami, presque à la fois, vos deux lettres des 17 septembre et 16 janvier; celle du 31 décembre est encore à venir. Je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur entre Madère et Lisbonne, car les communications entre nous et le Portugal sont fréquentes et exactes. Mais combien celle du 16 janvier m'a touché! Je vous parlerai bien vrai, mon ami : si, lorsque vous êtes parti, j'avais vu les ciseaux si

prêts à couper le fil qui suspendait sur ma tête le glaive que je n'apercevais même pas, je doute qu'il eût été en mon pouvoir de ne pas vous retenir; et je l'ai bien senti au moment de mon malheur. Mais actuellement que mes regrets ont perdu cette première violence à laquelle les secours de l'amitié sont si utiles, je suis fort aise de n'avoir pas eu cette triste prévision; agir en conséquence eût été tuer la poule aux œufs d'or : la comparaison est peut-être bizarre; mais je n'en connais pas qui rende mieux ma pen sée.

Mes regrets ont donc, comme je viens de vous le dire, perdu leur *sharpness**, mais ils existent toujours; peu de chose les réveille : par exemple, l'autre jour j'ai jeté les yeux sur un papier qui traînait dans le salon : c'était un compte de billard; le côté du roi de Suède était marqué par leurs deux

* Pointe.

initiales L. R. Je me suis rappelé qu'en vous écrivant il m'est souvent arrivé, pour abréger, de désigner ainsi ma pauvre femme, et j'ai senti que cela ne m'arriverait plus. Une autre fois, avant le dîné, le duc d'Havré arrivait au salon, suivi de près de madame de Sérent que je n'apercevais pas. Me trouvant auprès de la cheminée, sa politesse l'a fait jeter tout court à droite, comme il faisait dans les temps plus heureux. Est-ce que je n'ai pas éprouvé je ne sais quelle illusion dont la fin a été pénible? Mais ce qui l'est plus, et que je sens plus vivement, parce que c'est une peine ajoutée à une autre, c'est que le moment est venu où ses cendres chéries n'habiteront plus le même pays que moi; leur départ aura lieu mardi : cela ne pouvait être autrement, d'après une volonté que j'ai dû respecter; tôt ou tard il fallait que cela arrivât; j'en avais à peu près calculé le moment. N'importe, je me sens pour la seconde fois

séparé d'elle : le roi de Sardaigne a voulu que personne de marque n'accompagnât le corps ; je n'ai pas pensé que l'interdiction s'étendît jusqu'à un ecclésiastique, et j'ai fait choix de l'abbé Feuillet, que j'ai chargé en même temps de parler, avec prudence, d'une autre affaire que mon beau-frère voudrait renvoyer à la conclusion de la paix générale.

Je reviens à vous, mon ami, et vous me pardonnerez de m'en être écarté, vu le sujet que je traitais. Vous avez passé un douloureux mois entre l'arrivée de cette gazette et celle de M. de La Chapelle. Je connais tout ce que l'inquiétude a dû vous faire souffrir pendant ce temps, mais je ne sais si je n'aime pas mieux que vous ayez eu ce mal que si vous aviez eu tout d'un coup la triste certitude du malheur. Je crains les coups de foudre pour votre *fra-*

*me**. Je ne reviens pas qu'au 16, vous n'ayez pas encore reçu ma lettre du 3 ou 4 décembre; il faut que la malle soit partie de Londres avant l'époque ordinaire. J'y ai du regret; cette lettre arrivée plus tard aura versé du vinaigre sur votre plaie; ce n'est pas que d'après celle que M. de La Chapelle vous a apportée de Blacas, la mienne ait pu vous rien apprendre, mais les larmes que j'ai versées en l'écrivant, me me font croire que les vôtres auront pu couler en la lisant.

Le roi de Suède part d'ici demain avant le jour, et d'Angleterre avant la fin de la semaine prochaine. Il va d'abord à Heligoland, puis à Anholt, pour tâcher d'avoir avec la Suède des communications relatives à ses biens personnels dont il ne touche plus rien depuis long-temps; de-là en Russie, d'où son désir est de retourner en

* Constitution.

Suisse. Pauvre prince! Je crains bien que le bonheur dont il est si digne, ne l'ait fui pour toujours! Ce n'est pas le souvenir de ses malheurs qui le tourmente, il en parle au contraire avec un sang-froid dont il faut être journellement témoin pour y croire; c'est le repos qu'il cherche, et courir après n'est pas le moyen de le trouver : de plus, quoiqu'il ne s'explique pas bien positivement sur cet article, il n'est que trop aisé de voir qu'il a des chagrins domestiques. J'aimerais bien mieux actuellement qu'il ne fût jamais venu en Angleterre. Malheur aux francs-maçons et surtout aux illuminés, leurs dignes enfans! Ils sont, je crois, en grande partie, cause de ses malheurs, et depuis qu'il a perdu son trône, ils lui ont fait et lui font encore bien du mal.

Ma nièce a fait une perte qui lui a été bien sensible en la personne de madame

de Chanclos. Nous l'avons apprise par Pétersbourg, et ma charmante étoile a voulu que j'en reçusse le premier la nouvelle par une lettre de madame de Tarente arrivée plus tôt que d'autres plus anciennes. Ne me sentant pas assez fort pour annoncer moi-même ce malheur, j'en ai chargé mon neveu; mais néanmoins c'est toujours par moi que le triste avis est venu.

La santé morale et physique du roi d'Angleterre va de mieux en mieux. Cependant la régence continue toujours, et on ne sait pas quand elle finira. Elle a brillamment débuté par la prise de l'Ile-de-France; chacun peut avoir son avis sur cet événement. Vous savez sans doute la mort du marquis de la Romana; le duc d'Albuquerque l'a suivi de près au tombeau. Adieu, mon ami.

A Hartwell, ce 1er avril 1811.

J'AI reçu le même jour, mon ami, il y a environ trois semaines, vos deux lettres des 31 octobre et 25 janvier : la dernière m'a peiné; mais une postérieure de douze jours, que M. de Pradel a reçue de son fils, m'a remonté. Il n'y a pas de climat sur la terre qui n'ait sa mauvaise saison. La différence qu'on pourrait graduer depuis l'équateur jusqu'au pôle, ne consiste (et c'est bien quelque chose) que dans le plus

ou le moins de durée ou d'intensité; vous l'avez éprouvé à Madère, et vous vous en êtes ressenti dans la proportion du degré; mais j'espère qu'en revanche, vous allez jouir dans la même proportion du bénéfice de la belle saison. Dieu veuille que vous ayez eu un mois de mars comme le nôtre! Jamais dans aucun pays je n'en ai vu de pareil; ce n'est pas qu'il n'ait gelé presque toutes les nuits, souvent même à la glace; mais une fois huit ou neuf heures arrivées, on ne s'en doutait plus; c'était le mois de mai, quand il est bien à son point. Aussi tout pousse, Dieu sait! les abricots sont noués, les pêches le seront bientôt, les lilas sont tout verts; on distingue la couleur de leurs grappes, et il y a des marronniers en feuilles et dont les fleurs sont formées; les corps même s'en ressentent.

Mars a maintenu le bien d'un hiver fort

doux; point encore de goutte; *à brebis tondue, Dieu mesure le vent.*

Hélas! je l'éprouve bien qu'elle est tondue cette pauvre brebis! Vous savez combien j'aime la belle saison, quelles jouissances me procurent les premiers beaux jours, les premières feuilles, les premières fleurs! Les jouissances ne sont pas détruites, mais la goutte d'absinthe s'y fait sentir. Quand je respire cet air si salutaire, je me dis : Il lui ferait tant de bien! J'ai dans ce moment-ci sous les yeux un camélia blanc qui ne fut jamais si beau que cette année; je me rappelle que je l'avais acheté pour sa fête à notre arrivée ici; je me promène dans le jardin, je vois mes rosiers qui poussent bien; à qui offrirai-je les roses? La Saint-Joseph a passé; elle était si douce les années dernières! cette fois-ci je l'ai adoucie (et cela est au pied de la lettre), en disant pour elle l'office des morts. Eh bien!

je ne voudrais pas que cette goutte d'absinthe cessât, car pour cela il faudrait l'oublier. L'oublier ! Ah Dieu ! Je suis comme les enfans d'Israël qui disaient : *Super flumina Babylonis.... Sion !* Mais ajoutons tout de suite : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea.* D'ailleurs cette amertume n'est pas sans quelque douceur ; toutes les fois que j'éprouve ces tendres regrets, je sens que je lui rends un hommage bien pur, car il se passe dans mon cœur ; et si, comme je l'espère, elle a reçu le prix de ses souffrances, ne doit-elle pas jouir de l'attachement de son ami ? Ce que je dis ici de moi, je le dis de vous. Croyez, mon ami, qu'elle jouit de vos regrets comme des miens, et que dans les prières qu'elle m'a promis de faire pour moi, vous n'êtes pas oublié.

Mon cœur a, je crois, deviné, ou, pour mieux dire, pressenti ce que vous me

disiez au sujet de ma nièce dans les premiers jours de mon malheur; dans cet instant où la présence des objets chéris est un besoin impérieux, je la faisais souvent prier de passer chez moi, elle y accourait avec l'empressement le plus aimable; j'ai, par degré, et presque sans m'en apercevoir, éloigné les *summons* *. Finalement elle me dédommage d'une partie du temps que je passais là-haut; et j'espère par-là être garanti de nouvelles habitudes; car mon cœur est satisfait, autant du moins qu'il peut l'être, en voyant partout une place vide auprès de moi.

Ce que vous me dites de Collignon est fort juste. Je crois pouvoir assurer que son cœur a cruellement souffert; mais son amour-propre a été par tout le monde tellement *trampled upon* *, que je ne crois pas qu'il y ait de supplice pareil, et qu'a-

* Invitations.

** Foulé aux pieds.

vant même le malheur il me faisait pitié, et je lui adressais quelque mots. Il faut à ce sujet que je vous raconte une anecdote honorable à Lefèvre qui, comme vous le savez, n'était pas ami de l'autre. Appelé, qu'il n'en était plus temps, il n'a pu arrêter la faulx de la mort; mais par des soins assidus, par le service le plus adroit, par de petits secours de son art, il l'a rendue un peu moins douloureuse. Ma pauvre femme lui en exprimait sa sensibilité. Votre Majesté, lui dit-il, veut-elle me prouver qu'elle est contente de moi? Qu'elle daigne donner quelques marques de bonté à M. Collignon. Aussitôt elle ordonna qu'il entrât, ce qu'elle n'avait pas souffert depuis quatre jours, lui parla avec bonté, et jusqu'au dernier moment le traita comme par le passé. Ce qui met, à mon avis, le comble à la bonne action, c'est que je n'en ai été instruit qu'un mois

après par mon frère, qui lui-même ne faisait que de l'apprendre de bouche en bouche.

Vous êtes étonné, et vous devez vous sembler à vous-même avoir raison de l'être, de mon silence sur les projets du roi de Suède. Son ame généreuse a eu et aura toujours celui de servir la bonne cause de son bras. Je n'oublierai jamais qu'heureux alors, il tendit la main à mon infortune. Ma reconnaissance, mon amitié pour lui me suivront jusqu'au tombeau; j'aurais toujours eu horreur du crime qui l'a précipité du trône, mais, je vous l'avoue, j'ai cessé d'en être surpris. Gardez-vous de croire que je veuille l'accuser de démence, mais n'est pas fou qui ne raisonne point. Intact, sublime dans tous ses principes d'honneur et de vertu, il n'est malheureusement pas si bien partagé du côté des idées. Plût à dieu que les francs-maçons se

fussent bornés aux concerts de la loge olympique, et surtout que l'illuminisme n'eût jamais existé! Je crains de n'être pas clair; mais autant que ma main obéit aisément quand je veux parler de mes peines personnelles, autant elle répugne à traiter le sujet en question. Jamais, je le prédis, il ne remontera sur son trône, et, je l'ajoute avec douleur, jamais le moindre rayon de douceur ne luira pour lui. Tout ce que la Providence lui avait ménagé de consolations n'est plus pour lui qu'une nouvelle source d'infortunes. D'autres (car c'est encore un de ces projets dont je ne puis parler sans déplaisir) vous apprendront tous les petits chagrins, plus cuisans souvent que les grands, qu'il a eus depuis quatre mois lorsqu'il est parti d'ici, jusques et compris le 27, qu'il s'est embarqué à Yarmouth: honte à ceux qui les lui ont fait éprouver! Il a désiré mon portrait, et

vous pensez bien qu'il l'a ; j'ai aussi le sien qui est fort ressemblant ; mais tout le monde s'accorde à dire que le chef-d'œuvre de M. Huet est celui qui, je l'espère au moins, est depuis long-temps à Saint-Muhal.

Du 2. J'ai commencé hier, je continue aujourd'hui. Les papiers de ce matin nous ont appris que le duc de Sudermanie est fort malade, et quelques-uns ajoutent qu'en raison de son état il a remis le timon des affaires à Bernadotte qui a été déclaré régent; il ne m'est pas bien démontré que la maladie soit vraie; mais, quoi qu'il en soit, ce plat usurpateur a bien exactement ce qu'il mérite : eh bien! j'en suis fâché, car le malheureux roi possède encore quelques fonds en Suède, et tout *rogue* qu'est l'oncle, il valait mieux avoir affaire à lui qu'à un caporal étranger. De plus, Gustave IV l'aime ce misérable oncle; il

n'y a pas eu moyen de lui ouvrir les yeux sur ce chapitre ; quoique je sois bien loin d'approuver la peine qu'il ressentira de ce qui arrive, malgré moi j'y prendrai part.

Je suppose que vous savez maintenant que M. de Carove est mort en arrivant au Brésil. Heureusement lord Strangford avait déjà fait (ou du moins commencé, car nous n'avons pas encore la certitude que l'affaire soit terminée), avait, dis-je, fait plus que votre note. J'ai un point de contact avec ledit lord, par M. de Gestas; et quoique ce soit encore un jeune homme, j'aime, tout franc, mieux ce canal que celui du nonce dont nos évêques pensent bien du mal. Voici un trait de lui qu'un d'eux m'a raconté. Vous vous rappelez que de dix-neuf évêques qui etaient en Angleterre lors de la demande des démissions, quatorze restèrent fermes, cinq seulement se démirent. Monsignor Galeppi, qui en reçut la

nouvelle, s'empressa de dire aux évêques qui s'y trouvaient qu'il y avait quatorze démissionnaires. Cet exemple les entraîna, et certes ce ne fut pas *fairly dealt* *.

Voilà donc un poupon dans la famille Napoléone! qu'il soit sorti des flancs de la malheureuse archiduchesse, ou entré chez elle par la porte de sa chambre, peu m'en chaut. Beaucoup de gens regardent cet événement comme fort important; je ne puis être de leur avis, et voici mon dilemme : Si Dieu a condamné le monde, B. P. ne manquera pas de successeur; si au contraire la colère divine s'apaise, toute la marmaille du monde n'empêchera pas l'édifice d'iniquité de s'écrouler.

Une brillante expédition devant Cadix, mais qui, par la faute, dit-on, du général espagnol, la Papa, n'a pas eu toutes les suites qu'on avait lieu d'attendre; Masséna

* De franc jeu.

en retraite : voilà mes nouvelles, ou plutôt voilà le point où aujourd'hui en sont ici les nouvelles de l'armée.

Le roi d'Angleterre va, dit-on, de mieux en mieux; cependant il s'élève de temps en temps de petits nuages sur la vérité de cette assertion. Le fait est que personne n'a encore fixé, même par approximation, le terme de sa complète guérison.

Vous avez perdu votre oncle, M. de Nesle. Je vous le dis sans préface, parce que je crois que cette perte ne vous est pas fort sensible; d'autant plus que votre mère ne regrettera pas beaucoup un frère qui était si peu son frère. Il y a environ un an qu'il est mort. Mais le duc d'Havré, son cousin-germain par les femmes, n'en a reçu la nouvelle que depuis une quinzaine de jours.

Adieu, mon ami.

A Hartwell, ce 5 mai 1811

J'AI reçu, mon ami, votre lettre du 12 mars; elle était assez fraîche quand je l'ai reçue, mais actuellement elle commence à être un peu vieillote. J'ai été bien aise de voir que votre jardin commençait à vous sourire. C'est quelque chose d'obtenir un sourire, même des êtres inanimés! Vous aurez vu dans ma dernière lettre que le mien me souriait aussi; mais que sur ses lèvres était la goutte d'absinthe; depuis il

a éprouvé de grands malheurs : figurez-vous que, dans la nuit du 9 au 10 avril, il a gelé à cinq degrés et demi; aussi de cinq ou six abricotiers en espaliers, tous noués, tous couverts de paillassons, un seul a échappé à la proscription générale ; des poiriers, *idem*, pas un ; les pêchers ont un peu moins souffert; les arbres en plein vent n'ont pas eu de mal; mais ce ne sont pas ceux-là qui donnent les meilleurs fruits. Les lilas, les ébéniers, les séringas même, ont eu aussi une touche; mais beaucoup se portent bien. D'ailleurs la végétation était trop avancée pour reculer, et, pour qui n'aurait pas vu nos espérances, le jardin paraissait de toute beauté. Pour vous donner une idée de l'état des choses, je me suis rappelé avant-hier, en me promenant, qu'à pareil jour, il y a deux ans (et 1809 ne pouvait pas s'appeler une année tardive), je voulus faire au pauvre P. Ch. la

plaisanterie de lui donner, pour sa fête, un bouquet normand; il me fut impossible de trouver une fleur de pommier, et il fallut en prendre de poirier, à peine ouvertes; cette année j'en aurais eu de pommier à revendre; mais toutes celles de poirier sont nouées.

Votre idée du chartreux creusant sa fosse, m'avait d'abord inquiété; mais la réflexion sur Pompée m'a remis; je veux bien que ce que j'aime pense à la mort, mais comme arrêt irrévocable, et surtout comme passage: c'est le meilleur moyen de prendre le bon chemin après avoir franchi ce passage redoutable.

Depuis votre lettre du 12, Bl. en a reçu une de M. de Pradel du 31. J'ai appris avec peine, et non sans une sorte d'inquiétude, qu'il n'y était question que d'une expédition du 7 janvier. Je vous ai bien écrit ce jour-là; mais je vous avais aussi écrit le 17

janvier, et j'ai mes raisons pour prendre un intérêt particulier à ce paquet; si jamais il vous parvient, vous verrez que je n'ai pas tort.

Je vous remercie de ce que vous me dites sur mon régime, je ne me relâche sur rien, excepté sur les asperges, et j'ai lieu de croire que j'agis sagement; car je me porte fort bien. Il y a un an et vingt-deux jours que je n'ai entendu parler de goutte, et depuis 1800, il n'y avait pas un si long intervalle, même après la grande attaque de 1807, qui devait cependant avoir bien conservé l'humeur podagriste. Lefèvre ne songe nullement, du moins ne paraît, j'ai lieu de le croire, disposé à nous quitter; je vous ai mandé de lui un trait qui a dû vous faire plaisir. Depuis, la petite Collignon a été malade, il l'a soignée comme si elle eût été sa propre fille : ainsi dans l'empire médical, les portes du temple de

Janus sont fermées. Ce prodige que vous ne croiriez peut-être pas, si autre que moi vous le disait, est, je pense, en partie dû à l'extrême bonhomie de Distel; mais enfin, il existe et est immobile *in oculis nostris*. J'espère que vous êtes rassuré sur le duc d'Abrantès, et un peu content de lord Wellington qui, ma foi, a fait reculer l'enfant pourri de la victoire. Tout va bien militairement, dans la Péninsule, mais mal politiquement. Les Cortès font leur possible pour tout gâter et tout perdre. Lord Wellington doit être bien flatté, je ne dis pas du remerciement, cette monnaie a un peu perdu de son prix; mais de la manière dont il a été voté, motion faite par le ministère, secondée par l'opposition; chacun dans les deux partis mettant *sa fleur dans le bouquet, son mot dans le couplet*, vote unanime enfin : Marlborough n'a jamais pu se vanter d'une pareille

séance. Nous avons connu jadis en France le général Graham qui s'est fort distingué de son côté, et qui alors ne songeait même pas à être militaire; ce fut lui qui se cassa le bras à la chasse, et auquel un chenapan d'abbé du Messin offrit du tabac, faute de mieux, pour le faire revenir.

Le roi Georges va en effet mieux, cependant il a encore quelques nuages; vos réflexions à ce sujet sont fort justes. Je vois que vous êtes comme les bonnes femmes de Brabant, qui, lorsque leurs maris sont malades, s'en vont brûler un cierge à Notre-Dame-de-Hall, en disant : « Qu'il » vienne ou qu'il s'en aille ; car je ne puis » rester comme cela. »

Le roi de Suède est toujours à bord de l'*Horatio* devant Heligoland; on dit qu'il a demandé que cette même frégate le transportât en Russie. Je désire plus que je n'espère le succès de cette demande, vu

que c'est le bâtiment même de la station.

Il paraît que les cartes se brouillent entre B. P. et la Russie*; le change de ce pays est un peu remonté; peut-être cela est-il dû à ce commencement de brouillerie; car il est bien certain que c'est la guerre avec ce pays-ci qui ruine la Russie.

Je suis étonné qu'à l'époque de votre lettre vous ne sussiez pas encore la mort de ce pauvre M. de Carové; il me semble que nous l'avons apprise, si ce n'est alors, au moins bien peu de temps après; je vois de là que Madère n'a guère de communication avec le Brésil.

La colonie d'Hartwell va éprouver une diminution prévue, mais sensible pour ceux qui savent apprécier l'objet. Aussitôt après le malheureux 13 novembre, la pensée a pu se porter sur le futur; madame de

* Voir la note page 19.

Narbonne, après une résolution sur laquelle cependant, avant de la mettre à exécution, elle a voulu consulter, s'est adressée au comte de Damas, et par lui à mon neveu et à ma nièce. Tous ont unanimement pensé qu'elle devait rester avec nous auprès de sa mère ; mais son parti était pris, et elle a persisté à vouloir aller s'établir avec son mari. Un seul être qui n'avait pas été consulté, soit qu'elle eût cru commettre une indiscrétion, soit dans la crainte (que j'aurais eue à sa place) de le trouver d'un avis contraire au sien, ce qu'on n'attendait pas des autres casuistes; cet être, dis-je, poussé par son attachement, et se croyant autorisé à parler par-là touchant le legs qui lui a été fait, et qui n'ose se comparer à celui que le Sauveur expirant fit à l'apôtre saint Jean, a aussi envoyé son avis qui n'est arrivé qu'après la détermination

arrêtée et déclarée à madame de Sérent, mais qui y était conforme.

Madame de Narbonne est restée ici jusqu'à ce qu'elle ait pu former son établissement à Londres. Elle en a trouvé un qui lui convient, d'autant mieux qu'elle y sera avec son mari et son père, et mardi ou mercredi au plus tard elle part pour aller l'habiter.

Je ne sais si je vous ai parlé dans ma dernière lettre de la brouillerie de madame la duchesse d'Orléans avec ses enfans, et de son départ pour Mahon où elle est arrivée à la fin de février. J'ai reçu des lettre d'eux tous, mais les premières qu'ils m'ont écrites sont encore à venir; d'autres personnes en ont reçu qui disent exactement le blanc et le noir, de manière que je vois très-bien le fait, mal les causes, et point du tout qui a tort ou raison, ce qui

ne laisse pas que d'être assez commode pour se former un avis.

Adieu, mon ami.



A Hartwell, ce 3 juin 1811.

J'AI reçu, mon ami, le 7 du mois dernier, votre n° 3, et le 30 le n° 5, d'où vous voyez que le n° 4 est encore à venir. Le portrait que vous me faites du caractère, ou plutôt des mœurs des habitans de Madère, n'est pas flatteur, et m'inquiéterait pour vous, si les trois-quarts des assassinats n'étaient causés par la cupidité ou par la jalousie. Pour le premier motif je ne crains rien; Juvénal a raison de dire : *Cantabit*

vacuus coram latrone viator, et certes on peut bien traduire *viator* par émigré. Quant au second cas, il fut un temps où j'aurais été moins tranquille ; mais avec votre santé, l'amitié couperait les ailes du petit dieu, s'il s'avisait encore de venir folâtrer autour de vous. Je me suis repris sur le mot caractère, car la réflexion de votre homme : *Il n'a femme ni enfans*, me plaît dans sa férocité, et si l'éducation, surtout la religion bien méditée, adoucissaient les mœurs de ces gens-là, le fond en est excellent. Je viens de lire dans une histoire du Tonkin un trait analogue à celui-là : une femme condamnée à mort subit son supplice avec tant de courage, que les soldats qui étaient présens mangèrent son corps, non par bravade, comme les sauvages du Canada, mais pour s'identifier ce courage qu'ils avaient admiré; devenus chrétiens, ils auraient érigé un mau-

solée à ces mêmes restes auxquels ils donnèrent un si étrange tombeau.

Tranquille sur ce point, je voudrais l'être sur les effets du climat; mais ce que vous mandez à Blacas est loin de produire cet effet. Eh! mon ami, laissez-moi m'accrocher à mes souvenirs et vous rappeler qu'à votre premier voyage d'Italie, le mois de juin était arrivé avant que vous eussiez reçu le moindre bénéfice du ciel.

Quant à moi, je me porte très-bien; point de goutte, et me rappelant toutes les époques auxquelles elle a commencé, je trouve que la plus tardive est précisément le 3 juin, jour auquel je vous écrivis de retour de ma promenade; ainsi l'anniversaire a manqué comme les autres. Je vous ai parlé la dernière fois de mon régime; permettez-moi aujourd'hui d'être le chevalier du temps que nous avons eu :

jusqu'à Noël, doux comme en été; un peu après, jusqu'aux Rois, un froid pas bien fort, si l'on veut, mais pénétrant, insupportable même dans les chambres (c'est là probablement ce qui a fait parler de l'hiver dernier comme ce fameux voyageur parla des femmes de Blois); depuis ce temps-là, il y a peut-être eu une vingtaine de jours déterminés sur cinq mois, où soit neige, soit pluie, soit trop d'humidité dans l'air, j'ai gardé la maison. J'ai eu grand froid à la messe, parce qu'elle était de bonne heure, et ensuite chaud à la promenade. Les lilas ne s'en sont pas si bien tirés que je l'espérais, beaucoup ont souffert; mais les ébéniers ont été superbes; les seringas embaument à présent tout le jardin, il n'y a déjà pas mal de roses, et les arbres fruitiers, en plein vent, s'entend, sont tellement chargés de fruits, que je remarquais ce matin un prunier qui ressemblait à un

cep de vigne dans les meilleures années.

Puisque vous avez le porte-feuille, je puis parler et je vais vous en raconter l'histoire. Vous vous rappelez que, comme peinture, nous avions été contens de celui envoyé à Nordemnkar; Blacas me pressait de me faire peindre par M. Huet (l'auteur de ladite copie). Enfin j'y ai consenti, et il est venu au commencement d'octobre. Tout le monde ici a été si content de son ouvrage, même ma pauvre femme qui était, comme vous le savez, assez difficile sur les ressemblances, que je me suis dit : Il ira en Afrique. J'ai expliqué mon idée sur cela à Blacas; et comme il n'aurait pas été possible de faire faire le porte-feuille à Anglesbury, il a été convenu que M. Huet s'en chargerait en retournant à Londres; mais ce retour n'a pas été prompt, car outre quelques copies de mon portrait, il a

fait ici ceux de ma nièce, de mon neveu, de mon frère, de l'archevêque et du duc d'Havré; finalement il n'est parti que le matin même du jour de mon malheur. Vous voyez par-là que l'idée des cheveux est subséquente, et vous ne serez pas étonné qu'elle ne me soit pas venue tout de suite. Voici actuellement ma confession à cet égard. Bl. à qui je communiquai cette idée d'ajouter la relique au portrait, me proposa deux plans : l'un était de placer au-dessous du portrait un petit médaillon avec des cheveux; celui-là ne me plut pas; l'autre, de l'accompagner de deux rainures, si je puis m'exprimer ainsi, pour recevoir, l'une la relique, l'autre soit de mes cheveux, soit un mot de ma main. Là je fus accueilli par la honte que vous avez peut-être raison d'appeler fausse, et je préférai le parti que j'ai suivi. Voilà toute l'histoire; je suis fâché que le portrait ne vous pa-

raisse pas bon, non que je regrette de vous l'avoir envoyé; vous avez jugé l'intention, cela suffit à mon cœur, mais parce que jusqu'à une pomme de canne, je voudrais que tout ce que vous possédez vous fût agréable. Si l'avis des autres (je ne parle pas du mien, personne ne connaît bien sa propre figure) eût été conforme au vôtre, vous eussiez eu seulement les cheveux ; quant au mien, vous voyez combien j'en étais loin; je vous remercie de l'idée, je m'en empare.

Les restes de celle que nous pleurons sont arrivés à Cagliari le jeudi-saint; je ne puis en savoir davantage. L'abbé Feuillet n'a eu que le temps de saisir le paquebot à la volée pour en rendre compte.

La retraite de Masséna a des suites; il s'est fait battre devant Alméida, et Soult devant Badajoz, en voulant secourir ces deux places dont la première est déjà éva-

cuée; mais ces victoires, surtout la seconde, ont coûté cher; et je ne sais pas si lord Wellington et le maréchal Béresford en pourront bien profiter*.

Vous aurez remarqué la couleur du cachet et la bordure du papier, et vous vous serez dit : La première fois que mon ami a écrit à moi, cela lui aura coûté. Rien n'est

* L'intérêt puissant qu'avait le ministère à dénaturer tous les faits, et l'esprit de patriotisme qui anime la nation anglaise, expliquent le peu d'exactitude de toutes les nouvelles qui ont rapport à cette guerre. La retraite de Masséna est un des beaux faits d'armes de l'histoire contemporaine; non-seulement il ne fut pas battu devant Alméida, mais il attaqua Wellington, mit son armée dans la position la plus critique, lui tua quatre mille hommes et resta maître du champ de bataille avec une armée inférieure en nombre de plus de moitié. La bataille d'Albuféra gagnée par le général Béresford sur le maréchal Suchet, coûta plus de monde encore à l'armée alliée. L'artillerie française se couvrit de gloire dans cette journée, et le maréchal Suchet se replia sur Séville avec une perte très-légère.

si vrai, et si je m'en étais cru, j'aurais continué à porter le deuil; mais il ne consiste pas dans les habits, et j'aime d'autant moins la singularité pour mon propre compte, qu'elle m'est suspecte chez les autres : elle ressemble (je ne sais plus où j'ai trouvé cette comparaison) à ces gouverneurs de places, qui, dès l'ouverture de la tranchée, font un feu de l'autre monde et qui ne tardent pas à battre la chamade. J'ai donc suivi l'usage reçu; mes habits sont de couleur, mon papier doré, ma cire d'Espagne rouge; mais le vide est toujours dans mon cœur.

Je vous remercie d'avoir pensé à la Malvoisie. Le comte de Viomesnil m'a cédé quelques bouteilles de la sienne; elles ne ressemblent guère à celles que nous buvions jadis. Ainsi mon jugement s'accorde avec le vôtre; je souhaite qu'il en soit de même pour les livres; ce qu'il y avait de

plus difficile, c'était Horace; l'abbé Desfontaines l'a traduit, mais il n'a été que jusqu'à la moitié du troisième livre des Odes : ainsi cela ne pouvait vous convenir. J'ai acheté dernièrement une traduction faite par M. Daru, le tribun Daru, le comte Daru*; elle est en vers et rend quel-

* M. Daru avait servi avant la révolution en qualité d'officier et de commissaire des guerres. En 1792, il obtint le grade de commissaire-ordonnateur. Bientôt il parvint aux premiers emplois de l'administration et fut nommé en 1799 membre du tribunat. Au milieu de sa carrière militaire et de la vie agitée des camps, la passion de l'étude et le goût des lettres qui avaient fait les délices de sa jeunesse, ne l'abandonnèrent pas; il consacra constamment au culte des muses les instans de loisir que lui laissa le soin des affaires publiques. Il était déjà connu par quelques essais poétiques, lorsqu'en 1804 il fit paraître la traduction en vers des œuvres d'Horace. Cet ouvrage est certainement bien loin de la perfection du modèle, mais on y trouve en général de la fidélité, de la pureté et de l'élégance. M. Daru d'ailleurs est le seul auteur qui ait donné en vers français une traduction complète des poésies d'Horace.

quefois l'original assez heureusement, mais bien souvent elle est fort au-dessous; parfois même elle ne le rend pas du tout : ce n'était pas encore là votre affaire. Je m'en suis donc tenu au père Sannazar *

Le jugement consigné dans cette lettre est un peu sévère; personne cependant ne pouvait mieux que celui qui l'écrit apprécier la fidélité de la traduction et le mérite de la difficulté vaincue, personne aussi n'avait le droit de se montrer plus exigeant. L'auteur de ces lettres s'occupait depuis long-temps de faire passer dans notre langue les chefs-d'œuvre du favori d'Auguste. Si cette traduction est publiée un jour (et nous espérons être assez heureux pour la faire paraître incessamment), on peut assurer, d'après les fragmens qui en sont connus, que ce sera encore un honneur pour celle de M. Daru de tenir la seconde place.

Au retour du roi, M. Daru fut traité avec distinction par S. M. qui le nomma pair de France. Il a depuis publié deux ouvrages importans, la Vie de Sully et l'Histoire de la république de Venise.

* Par une erreur facile à expliquer, l'auteur, qui citait de mémoire, a confondu ici *Sannazar*, poète latin du siècle de Léon X, connu par quelques poésies italiennes,

qui est encore ce qu'il y a de moins mauvais. Je n'ai qu'une inquiétude (car vous sentez bien que je n'ai pu faire l'emplète moi-même, et il y a bien long-temps que je n'ai lu Horace en français), c'est que le révérend Père n'ait traduit que les *Opera expurgata* qui ne le sont pas trop. Qu'on ait retranché *rogare longo putidam te seculo*, et *quid tibi vis mulier nigris dignissima barris*, cela était très-bien fait; ces deux odes font mal au cœur, ainsi que quelques vers dans les Satires; mais on a impitoyablement sabré des choses délicieuses, et je serais fâché que vous ne les eussiez pas. Je n'y vois qu'un remède,

et surtout par son poème latin *de Patru Virginis*, dont Colletet a donné une traduction sous le titre *des Couches sacrées de la Vierge*, avec le jésuite *Sanadon*, auteur d'une traduction complète d'Horace, assez faible, sous le rapport du style, mais à laquelle il a joint un commentaire fort estimé. Il faut lire le Père Sanadon.

envoyez-moi la liste des odes qui sont dans la traduction avec le numéro et les premiers mots de cette manière : L. 1. O. 1. *Mœcenas atavis*, etc. Je verrai ce qui vous manque, et je tâcherai d'y suppléer par une mauvaise version; quant aux romans, il n'y a rien du tout dans ce moment. Blacas a imaginé d'y suppléer par les Lettres de madame du Deffant *; elles ne vous

* Les Lettres de madame du Deffant venaient d'être publiées à cette époque pour la première fois. Jusqu'alors son nom n'était connu que par les éloges outrés, ou les critiques amères que lui prodiguaient ses contemporains. Sa correspondance avec Horace Walpoole et Voltaire lui acquit tout-à-coup une juste célébrité.

La maison de madame du Deffant avait été le rendez-vous de tout ce que la ville et la cour possédaient d'illustre. Grands seigneurs, gens de lettres, hommes d'esprit de toute condition, femmes belles et aimables, tous tenaient à honneur d'être admis dans le cercle brillant dont elle faisait le charme par son esprit aimable et délicat. Ses relations la mirent à même d'apprécier les

donneront pas bonne opinion de l'auteur qui encense Voltaire en lui écrivant, et le critique sévèrement en écrivant à Walpoole. Les notes en anglais vous mettront en colère; mais on peut très-bien se dispenser de les lire, et, somme toute, je crois que l'ouvrage vous amusera. Je vous recommande surtout au premier volume l'érudi-

réputations en tous genres, dont son siècle était si prodigue.

Le reproche, adressé ici à cette femme célèbre, ne manque peut-être pas de justice; mais c'est une justice un peu trop sévère. Madame du Deffant se montre à la vérité sous un aspect bien différent dans sa correspondance avec Walpoole et Voltaire. Elle prodigue à l'auteur de Zaïre les expressions d'une amitié que son cœur froid n'a jamais sentie. Elle donne des éloges à quelques-uns des ouvrages qu'ailleurs elle traite avec une extrême rigueur. Mais doit-on lui faire un reproche de ce défaut de franchise? pouvait-elle heurter de front l'amour-propre irascible de l'ennemi de Desfontaines? et si elle contraint sa véracité habituelle sur un point qui touche de trop près un auteur, ne rachète-t-elle pas bien cette

tion du vieux prince de Paar. J'en ai, à la lettre, ri pendant vingt-quatre heures de suite.

Du 9. Le roi d'Angleterre a continué, depuis ma dernière lettre, à aller de mieux en mieux. Aussi le prince de Galles, obligé d'être aujourd'hui à Windsor pour le *brith-day* *, a choisi le jour le plus

petite dissimulation par les avis sages, les conseils hardis, les leçons sévères qu'elle ose donner à Voltaire? Différente en cela de tous ses correspondans, elle n'épouse pas ses partialités, elle blâme ses haines.

Cette correspondance si piquante, si vive, est un des bons ouvrages critiques que nous possédions; madame du Deffant y passe en revue une infinité d'objets : elle dit son avis, et cet avis est toujours bon sur les choses, les personnes, les auteurs, les livres, les hommes, les femmes de la société. La caustique sévérité du juge n'ôte rien à l'impartialité des opinions, et la postérité, qui ne se montre pas toujours de l'avis des critiques, a déjà confirmé presque tous les jugemens de madame du Deffant.

* Anniversaire de la naissance.

proche, c'est-à-dire demain, pour donner à Carleton-House un bal superbe, où, sans me vanter, moi et tous les miens sommes invités. Mais l'homme propose et Dieu dispose; le roi a eu une rechute, et le bal est remis à huitaine : Dieu veuille qu'il ait lieu ce jour-là! On dit que la rechute a été causée par l'émotion que le roi a ressentie de ce que le prince (qui à mon sens a parfaitement bien fait en cela) a rendu au duc d'Yorck la place de commandant en chef. Si cela est, c'est peu de chose; le mal que fait la joie, mortel quelquefois, n'est jamais durable. Mais on ajoute qu'il s'est manifesté des symptômes d'hydropisie. Je ne sais que trop ce que c'est à tout âge, et à soixante-treize ans ils sont menaçans. J'espère que ce qu'on en dit est au moins exagéré; mais si vous voulez savoir mon opinion sur le bal, la voici : il sera remis de huitaine en huitaine, jusqu'à ce qu'enfin le

prince déclare qu'il est trop tard pour célébrer le *brith-day*, mais qu'il donnera une fête bien plus belle encore la veille du jour où il remettra au roi son père les rênes du gouvernement. Ce sera, si l'on veut, une gasconnade; mais cette fête, très-convenable, lorsqu'elle a été annoncée, est devenue indécente à donner, délicate à rompre et difficile à ajourner autrement.

Le prince m'a invité par une lettre *ad hoc*. Le général Hummond, qui en était porteur, est arrivé ici le 27, et je n'y ai répondu que le vendredi 31. Comment! (c'est vous qui parlez), faut-il donc tant de temps pour faire une réponse aussi aisée, et n'avez-vous pas senti l'inconvenance du procédé? Vous avez raison, mon ami, le procédé est inoui; mais je n'ai reçu la lettre que jeudi au soir, et voici pourquoi: Ma nièce avait encore envie d'aller voir Bristol-Bath, Cheltenham; de mon côté

ayant appris que le château de Warwick était à louer, je voulais l'aller voir : nous avions de tout temps fixé le 27 mai pour cette course, et les oiseaux se sont envolés ce jour-là, sans se douter de ce qui, le soir même, devait arriver au nid. Vous ne serez peut-être pas fâché d'avoir la relation de mon voyage, et j'y vais procéder.

Le lundi 27, à sept heures, je suis parti pour Saint-Albans où j'ai vu en passant une antique (elle a 1018 ans de fondation) et belle église, et j'ai été à Hatfield voir le beau château et le beau parc de lord Salisbury. De là repassant à Saint-Albans, mais ne revenant pas ici, j'ai été coucher à Stroney-Stratford. Le mardi matin je me suis un peu détourné pour aller voir ce beau canal dont je vous ai parlé l'année dernière, qui passe sur une vallée ; puis reprenant ma route en traversant le Northamptonshire, un des plus beaux comtés

d'Angleterre, je suis arrivé sur les trois heures à Warwick. En approchant, on voit la ville qui a bonne façon, et à travers les arbres deux vieilles tours; on passe un pont, et alors on découvre, tenant à ces tours, le château, si l'on peut donner ce nom à une vieille façade sans architecture, où l'on n'aperçoit presque point de fenêtres, et qui, en un mot, ressemble assez à celle des anciennes maisons des ponts de Paris, vues du côté de la rivière. Le vicomte d'Agoult s'est écrié : Ah! nous voilà chez M. Desmasures. Pour moi, si l'on m'avait dit: Voilà Udolphe, on ne m'aurait pas étonné. L'entrée du château est après ce pont, au bout d'une rue de la ville; là un homme qui ressemble à un *beef eater* *, nous a dit que nous pouvions entrer, mais à pied.

* Mangeur de bœuf. Littéralement, soldat de la Garde. C'est une corruption du mot français buffletier, officier chargé du buffet.

Nous sommes descendus, et par une route qui ne messiérait pas à la Bastille, nous sommes entrés dans un chemin creux revêtu des deux côtés de pierres énormes, qui nous a conduits par un pont sur le fossé dans la cour du château. Cette cour ne répond pas à l'entrée; elle est gazonnée, bien sablée. D'un côté est le château, vieux, mais noble; de l'autre de grands arbres *awful* *, sans être tristes. L'*housekeeper* ** est venue au-devant de nous, *shocked, very shocked* *** qu'on nous eût fait mettre pied à terre, nous a conduits dans un beau *hall* **** où elle m'a d'abord fait mettre à la fenêtre; car il y en a par dedans, et de cette fenêtre nous avons aperçu le paradis terrestre. Du milieu de ce *hall* on voit l'enfilade des appartemens,

* D'un majestueux aspect.

** L'intendante.

*** Choquée, très-choquée.

**** Salle.

moins longue, mais moins en lunette que celle de Stowe. Les chambres sont de belle proportion, richement meublées; de beaux tableaux (entre autres le portrait par Vandyck du fameux Montrose*, dont la figure était aussi belle que l'ame); les vases étrangers du chevalier Hamilton. Tou-

* Montrose fut un des plus dévoués partisans et des plus intrépides défenseurs de Charles Ier. Après avoir long-temps combattu pour la cause royale, il s'était retiré en Allemagne, où, dans la guerre de trente ans, il parvint au grade de maréchal. Dès qu'il apprit la mort de Charles Ier, il courut offrir son bras à Charles II réfugié alors à La Haye. Bientôt il eut rassemblé quelques troupes, et descendit sur les côtes du comté de Crithness. Il se flattait que la vue de l'étendard royal suffirait pour soulever le pays en faveur de Charles II. Mais l'Angleterre et l'Écosse étaient lasses de troubles, et épuisées par les guerres civiles. David Lesley marcha contre les royalistes. Au premier choc, Montrose, abandonné de ses partisans, fut forcé de fuir, et se réfugia chez un de ses anciens lieutenans sir Aston. La tête de Montrose fut mise à prix. Le lâche Aston, séduit par l'appât de deux mille livres sterling, livra son ancien général. L'intré-

tes ces chambres sont très-belles, et l'enfilade se termine par un cabinet délicieux; en un mot, tout cet appartement est riche, noble et (ce qui ne se trouve pas toujours) *comfortable**. Il y a d'autres jolis appartemens au-dessus de cet étage, sans compter une grande quantité que je n'ai pas vus.

pide guerrier, traîné à Edimbourg, fut en butte à tous les outrages que la fureur et l'esprit de parti peuvent inventer, sans que sa fermeté en fût ébranlée. Le parlement rebelle le condamna à être pendu. La sentence portait que ses membres séparés seraient attachés aux portes des principales villes d'Écosse : « Ah! s'écria Montrose, que ne me coupe-t-on en un assez grand » nombre de morceaux pour rappeler à chaque village » du royaume la fidélité qu'un sujet doit à son roi. » Il marcha au supplice comme il marchait au combat; il haranguait le peuple, et l'exhortait à rentrer sous l'autorité légitime de Charles II. Montrose périt le 21 mai 1650, à l'âge de 38 ans. Le cardinal de Retz trace en quelques mots un portrait fidèle de ce modèle des vrais royalistes. « C'est, dit-il, un de ces hommes qui ne se » rencontrent plus dans le monde, et qu'on ne retrouve » que dans Plutarque. »

* Commode et agréable.

De la maison nous avons passé dans le *pleasure ground**, qui est d'une fort jolie grandeur, tenu à merveille, riche en fleurs, superbe en arbres, sur le bord de la rivière, ayant au milieu une belle orangerie en belle vue, dans laquelle est un immense et magnifique vase antique, tenant enfin à une promenade d'un mille et demi de long. Le mercredi, j'ai été à Birmingham **, où

* Terrain d'agrément.

** Birmingham est la plus commerçante de toutes les villes d'Angleterre, et même du monde entier. Elle est située à vingt-sept lieues de Londres dans le comté de Warwick; elle possède un grand nombre d'institutions philantropiques, deux bibliothèques, des bains publics, un hôpital, un théâtre, trente manufactures d'armes, cent soixante de boutons dorés, quatre-vingt-dix de vases plaqués et vernissés, cent deux de chaînes de montres et de breloques, trois d'aiguilles et d'une foule d'autres instrumens de mathématiques, etc., etc. La population qui s'élève à cent mille ames est presque entièrement composée d'artisans, et d'ouvriers employés à l'entretien des nombreuses mécaniques qui sont en activité

j'ai vu entre autres manufactures une de plaqué très-curieuse ; et revenus à Warwick le jeudi, nous sommes montés en voiture pour aller par cette promenade dont je vous ai parlé, et qui aboutit par un pont dans un parc de neuf milles de tour. Cette promenade est à tourner cent têtes, si on les avait, par la richesse, l'agrément et la variété des points de vue. De là le château n'est plus celui de M. Desmasures, mais un vénérable *pile** aussi imposant par sa masse que par son antiquité. Enfin, comme tout finit, nous sommes repartis, en faisant un petit détour, à environ vingt-un milles d'ici, pour aller voir Middleton, joli château appartenant à lord Jersey. Nous sommes arrivés ici entre sept et huit heures du soir : ma nièce était de retour

dans ces manufactures qui font la gloire des nationaux et l'admiration des étrangers.

* Monument.

depuis environ un quart-d'heure, fort satisfaite aussi de sa course aquatique. Quelle tentation que Warwick! Aux agrémens que je vous ai dépeints, il joint le très-grand avantage d'être collé à une ville de cinq à six mille habitans, de telle sorte qu'on est à volonté dedans ou dehors, et qu'on en a toutes les ressources sans en avoir les embarras. De plus, le pays des environs est très-agréable, de sorte que sur soi, hors de soi, on a des promenades à gogo. J'ai le mauvais goût de me plaire ici; les malheurs même que j'y ai éprouvés m'y attachent. Nulle part ailleurs je ne pourrais dire: Elle était là! Cependant je ne suis pas déraisonnable; je sens bien qu'à la fin du bail il faudra déloger, si je ne veux pas avoir la maison sur la tête, et par conséquent la tentation de l'autre serait bien forte, malgré un loyer sûrement fort cher, un entretien coûteux,

une distance de Londres de quatre-vingt-douze milles. Mais il y a une chose qui tranche tout, c'est qu'il n'est pas à louer. Lord Warwick qui est dérangé, en affermant tout l'extérieur, s'est réservé le château, et ne veut pas le louer. Je ne l'ai appris qu'un peu avant d'y aller : cela ne m'a pas arrêté, parce qu'une belle chose est toujours bonne à voir, et que l'amour est seul assez déraisonnable pour ne pas se rendre à la raison de l'impossibilité.

Adieu, mon ami.

P. S. Je viens d'apprendre une particularité que je ne puis m'empêcher de vous mander. Lorsque le roi d'Angleterre a appris la restauration du duc d'Yorck *,

* Le duc d'Yorck, second fils du roi Georges III, maréchal et premier pair de la Grande-Bretagne. Après avoir fait avec une grande distinction plusieurs campagnes sur le continent, il fut nommé commandant

il a fondu en larmes, et se jetant à genoux, les mains levées au ciel : *Mon Dieu!* s'est-il écrié, *je puis laisser ma couronne à mon fils, il rendra mon peuple heureux; il a le cœur bon!* Mais *his too*

en chef de l'armée anglaise. Il débarqua en Hollande avec une armée de trente mille hommes, et soutint sans trop de désavantage la guerre contre les Français. De retour en Angleterre il reprit ses fonctions de commandant en chef des forces militaires. Le 27 juin 1809 M. Waldle, membre de la chambre des communes, dans un discours où il attaquait le système de corruption, qui si long-temps avait prévalu dans le département de la guerre, accusa directement le duc d'Yorck qui souffrait que mistriss Clarke, sa maîtresse, fît un trafic honteux des commissions. Il s'engagea à prouver par témoins que cette dame avait assez de pouvoir pour donner des commissions, et que pour prix de ces faveurs elle recevait des rétributions pécuniaires qu'elle partageait ensuite avec le duc d'Yorck. Il conclut en demandant une enquête sur la conduite du prince. La chambre résolut de faire elle-même l'enquête et se forma en commission. Ce procès extraordinaire occupa la chambre deux mois, on entendit un grand nombre de témoins; il fut établi en résultat que mistriss Clarke

much delicate frame * n'a pu soutenir l'attendrissement; il s'est rejeté dant l'état où il est; mais l'hydropisie n'est pas vraie, et l'on croit que le bal aura lieu.

Puisque j'ai repris la plume, il faut que je place ici une épitaphe que j'ai trouvée

avait reçu des sommes d'argent considérables pour procurer de l'avancement , mais que le duc n'avait pas eu de part à ces manœuvres; mistriss Clarke soutint hautement qu'elle n'avait agi qu'avec l'autorisation du prince. La décision passa à une majorité de deux cent soixante-dix-huit voix contre cent quatre-vingt-seize. Le prince ne crut pas devoir conserver ses importantes fonctions, et donna sa démission. Lord Althorpe proposa à la chambre des communes de décider que S. A. R. ayant résigné le commandement, la chambre ne croyait pas devoir donner maintenant une suite plus grave à cette affaire. Le mot *maintenant* excita de vives réclamations, les ministres parvinrent à le faire supprimer. Le 25 mai 1811, le duc d'Yorck fut de uouveau appelé au commandement en chef des troupes anglaises, et c'est sans doute cette réintégration qui se trouve ici mentionnée sous le titre de restauration.

* Sa constitution trop délicate.



dans un *Guide of Bristol* que ma nièce a apporté de son voyage. Elle est d'un mari pour sa femme :

Take holy earth, all that my soul holds dear!
Take that gift heaven so lately gave!
To Bristol fond I bore with tremblig care
Her faded form. . . . .
. . . .
Does sympathy fondly their breast alarm?
Speak, dead Maria, breath a strain divine;
Ev'n from the grave, thou shalt have power to [charm.
Bid them be chaste, be innocent like thee,
Bid them in duty's sphere as meekly move;
Bid if so fair, from vanity as free,
As firm in friendship, and as fond in love.
Tell them, that' tis an awful thing to die.
(T'was ev'n to thee), yet the path once trod,
Heaven lifts its everlasting portal high,
And leads the pure in heart before their god *.

* *Traduction des vers anglais :*

Reçois, terre sacrée, ce que mon cœur a de plus cher!
Reçois ce don que le ciel m'avait accordé depuis si peu

Il est dit dans le livre que la personne en question n'avait que vingt-huit ans. C'est sans doute à cela que se rapporte *so lately gave;* mais qu'est-ce que quarante ans auprès de l'éternité? Que de pensées cette épitaphe n'inspire-t-elle pas à votre ami? La dernière est bien consolante, et je m'y attache de toute mon ame. Encore adieu.

de temps! Tremblant d'inquiétude, je transportai à Bristol ses charmes flétris par la maladie....... S'il est vrai que la sympathie ait ouvert les cœurs aux alarmes, pars, chère Marie, fais entendre tes divins accens; même du sein du tombeau, tu sauras charmer encore. Prescris-leur (à tes filles) d'être pures et innocentes comme toi; de suivre aussi humblement la ligne du devoir, et, si elles ont ta beauté, de s'en montrer aussi peu vaines, d'être aussi fermes en amitié, aussi tendres en amour. Dis-leur que la mort est un passage terrible (qu'il le fut même pour toi), mais qu'une fois qu'il est franchi, le ciel ouvre ses éternels portiques et transporte les simples de cœur aux pieds des autels.

Du 5. Je rouvre, parce que je viens d'apprendre que, par des raisons qui ne s'étaient pas présentées à mon esprit, mais que je ne puis m'empêcher de trouver bonnes, Blacas vous a parlé de l'infamie de M. N. Vous ne vous méprendrez pas au motif de mon silence, votre cœur vous dira ce que le mien a souffert et souffre encore de cette indignité qui, j'ai tout lieu de l'espérer, retombera sur son vil auteur. Il n'y a pas une demi-heure que j'ai dit à Blacas que je ne souillerais pas ma plume d'une telle horreur; mais je n'ai pu y tenir. Adieu, lâchement calomnié, justement loué, vous êtes et serez toujours l'ami de...

Suit la signature.

A Wimbledon, le 4 juillet 1811.

Je vous ai écrit la semaine dernière, mon ami; j'ajoute un mot aujourd'hui pour vous dire que la visite si long-temps attendue de dame Podagre est enfin arrivée. Il y a des gens qui croient que c'est la fatigue du bal qui l'a déterminée. Je n'en crois pas un mot, parce que, lorsqu'elle a une cause *assignable**, ordinairement elle ne se fait pas attendre; que le bal a été de la nuit du 19 au 20, et que ce n'est pas le

* Que l'on peut déterminer.

20 que j'ai eu les premiers avant-coureurs si légers, que ce propre jour-là j'ai marché une heure et demie, et ce n'est que le 28 que j'ai été *impeach'd**. Vous savez que je ne puis jamais dire précisément si l'attaque sera longue; cependant j'ai lieu de penser qu'elle ne le sera pas, quoiqu'elle soit aux deux pieds et aux deux genoux, parce que depuis la nuit d'avant-hier à hier qui a été mauvaise, et où j'ai même eu de la fièvre, je souffre moins, et qu'une fonction qui se faisait mal s'opère mieux aujourd'hui.

Le pauvre comte d'Escars n'est pas bien. Guérin craint qu'il n'en puisse pas réchapper cette fois. Adieu, mon ami.

* Arrêté.

FIN.


855



C[illegible]EZ LE MÊME LIBRAIRE.

MÉM[illegible] [illegible]SOUVENIRS D'UN PAIR DE FRANCE, ex-membre du S[illegible], 4 vol. in-18, pap. vélin.

[illegible] L'EUROPE, en 1830, et leurs héritiers présomptifs, [illegible]rnemens, leurs cabinets, leurs ambassadeurs, [illegible] chargés d'affaires, etc. 1 vol. in-8°, avec por[illegible]

HI[illegible] FRANCE, par Bignon, 6 vol. in-18, papier vélin.

Le [illegible]me [illegible], 3 vol. in-8.

IMPRIMERIE DE P. J. VOGLET.



